

ACTION

N° 33 • MERCREDI 13 NOVEMBRE 1968 • PRIX : 0,50 F • REALISE AU SERVICE DES COMITES D'ACTION • ACTION : 52, RUE GALANDE, PARIS-5°, Tél. 633-76-61 et 633-26-61



CAL : nos 6 points

On se croirait revenu aux plus beaux temps de la campagne sur l'Octobre Rouge que la grande presse a menée durant les vacances. Ce ne sont plus maintenant « les groupes trotskystes et maoïstes » qui sont visés, mais les C.A.L. Les moyens sont moins importants, car on craint tout de même le ridicule, mais la peur et la haine beaucoup plus violentes parce que, contrairement à l'« Octobre Rouge », le mécontentement et l'agitation dans les lycées ne sont pas des mythes inventés pour les besoins de la propagande et de l'intoxication.

Les C.A.L., c'est le diable, les C.A.L. c'est Mao, ce qu'il y a de pire au monde. Quant au mouvement lycéen, c'est tantôt un chahut de potaches, tantôt un complot contre l'Etat. De quoi vous laisser perplexe pour peu que vous ne soyez pas gaulliste.

Oui : depuis la rentrée, l'agitation n'a pas cessé dans les lycées. Paresse ? L'explication ne serait pas très sérieuse. Sordide complot politique ? On voit mal les lycéens prendre l'Elysée ni même être le mini-détenteur qui etc. Non : l'agitation continue parce que le lycée-caserne est toujours une réalité quotidienne, même si les heures de colle, les devoirs supplémentaires et autres pratiques abêtissantes et avilissantes sont de plus en plus souvent refusés. Parce que la liberté d'opinion et d'action politiques, de réunion, de discussion, d'affichage est toujours et plus que jamais réprimée. Parce que l'enseignement est toujours vide de sens, coupé de la vie, qu'il embrouille toujours à plaisir les problèmes pour masquer la réalité. Parce que dès l'école maternelle, les classements et les bons points développent l'arrivisme et la recherche des « honneurs ». Parce que, seul le club photo, quand il existe, peut obtenir une salle après cinquante démarches, et qu'il n'est pas question de se servir de locaux pour en faire des pôles de rayonnement, de rencontre, de discussion et d'animation pour les quartiers. Parce qu'un élève du lycée X ne peut se rendre au lycée Y sans être un étranger quand ce n'est un agitateur criminel. Parce qu'enfin, et la liste est loin d'être exhaustive, un interne auquel on fait par ailleurs ingurgiter la logique aristotélicienne ne peut sortir prendre un café sans en référer à tout l'appareil hiérarchique de l'établissement.

De tout cela, nous n'avons jamais tenu et ne tiendrons jamais pour responsables les professeurs ou les administrateurs, victimes tout comme nous, que l'on essaie de nous jeter en pâture. Mais contrairement à certains d'entre eux, nous disons nettement que l'agitation ne naît pas de l'absence des textes des « Réformes », mais de leur caractère formel pour les lycéens et de l'opposition violente que nous manifestons pour les options prises. Comme en mai, nous luttons pour un changement radical de la société et de l'université qui en est l'image. Cela ne veut pas dire que nous refusons tout changement avant la Révolution, cela veut dire concrètement que, si nous savons qu'un changement ne se fait pas en un jour, nous exigeons que les bases en soient tracées. Cela veut dire que, nous ne voulons pas concrètement des bases de la participation. Répression dont nous avons été les premiers à faire l'expérience avec les conseils d'administration. Nous ne les laisserons pas s'élaborer.

M. Edgar Faure devrait comprendre que nous n'avons pas lutté pour que le ministre de l'Education Nationale soit un Tartuffe d'envergure et non plus un âne. Il devrait comprendre que le vent et la poudre aux yeux peuvent faire illusion pendant les vacances, mais ne résistent pas à la pratique. Il devrait comprendre que nier l'existence des sanctions et des exclusions politiques avant, pendant et après à Marseille, à Decourt, à Mallarmé ou à Balzac n'a aucun sens.

On nous demande d'être « constructifs ». Nous le sommes : depuis un mois, partout où nous le pouvons, nous exposons et nous discutons de nos revendications, immédiatement réalisables comme de nos options à long terme. Il est vrai aussi que tout le monde n'en fait pas autant, et que le ministère refuse obstinément depuis plus d'un mois de nous recevoir.

C'est pour répondre aux campagnes de calomnies et de déformations menées contre notre lutte par la grande presse, pour expliquer et développer les six points mis en avant pour l'immédiat, pour expliquer ce pour quoi nous nous battons, aux professeurs, aux parents d'élèves, au personnel et à la population, qu'est organisée la journée nationale d'action multiforme des C.A.L.

Nos six points :

- Levée de toute sanction de caractère politique.
- Assurance que les élèves ne seront pas inquiétés pour leur opinion ou leur action politique.
- Droit d'inviter des personnes extérieures dans les lycées.
- Suppression des sanctions positives ou négatives (tableau d'honneur ou blâme).
- Suppression des sanctions disciplinaires.
- Liberté de circulation pour les élèves internes et mise au point d'un statut particulier pour les élèves en classe préparatoire.

Nous aussi, nous avons nos invités

En vertu des lois de la participation, notre ministre a eu la grande bonté de daigner tenir compte d'une des revendications fondamentales que les lycéens formulent sous le vocable d'« ouverture du lycée sur l'extérieur ». Il nous autorise à faire pénétrer dans le lycée un certain nombre d'individus avisés qui seraient à même de faire découvrir à ces jeunes assoiffés de savoir quels sont les processus de fonctionnement les plus intimes de notre société. De quoi donc nous plaidrions-nous ? Pourquoi clamer « lycée-caserne ! » alors que notre généreux ministre lui-même se propose diligemment de mettre à notre disposition des journalistes, des directeurs d'entreprises, d'éminentes personnalités politiques, des fonctionnaires, ou des membres du Conseil d'Orientation scolaire ? — Pourquoi ?

Oui, M. le Ministre, qu'ils viennent, vos Lazareff, Beuve-Méry ou Springer, nous conjurer à tous les temps et à tous les modes le verbe « intoxiquer », que ce soit à la « sauce piquante » de « Minute », à la « sauce populeuse » de « France-Soir », ou à la « sauce libérale » du « Monde » ; seulement permettez-nous d'inviter aussi le Comité de Rédaction d'« Action » ou de « Barricades ».

Oui, M. le Ministre, qu'il vienne votre M. Bercot, nous apprenez comment fonctionne sa police interne qui lui sert à repérer pour les licenciés tous les militants politiques. Il nous montrera toutes les ficelles de l'exploitation ; seulement, permet-

ECOLE FAMILLE PATRIE

tez-nous d'inviter un membre du Comité d'Action Citroën qui nous exposera le point de vue des exploités !

Oui, M. le Ministre, qu'il vienne votre M. Capitant, nous montrer comment on se fait une place dans la vie politique revue et corrigée par lui : il nous dira comment on peut être à la fois gaulliste et « de gauche », comment toujours pour suivre la voie la majorité, quelle que soit cette majorité ; seulement, permettez-nous d'inviter aussi D. Cohn-Bendit ou A. Krivine.

Oui, M. le Ministre, qu'ils viennent vos fonctionnaires : il est vrai que nous connaissons déjà trop bien ceux du ministère de l'Intérieur qui viennent parfois nous rendre visite devant — et même dans — nos lycées, munis de leurs principaux arguments politiques, le casque et la matraque ; seulement, permettez-nous d'inviter aussi un membre du Bureau de Presse du F.N.L. — qui vient d'arriver à Paris — qui nous expliquera sans doute mieux que vos flics comment on se sert d'un fusil !

Oui, M. le Ministre, qu'ils viennent vos membres du Centre d'Orientation Scolaire, nous expliquer comment se pratiquent la sélection et l'orientation arbitraires ; seulement, permettez-nous d'inviter un élève du lycée technique des Gobelins qui nous expliquera comment on s'y est pris pour l'orienter dans cette voie !

L'ouverture des lycées suppose que chacun puisse y venir exposer les problèmes spécifiques qu'il rencontre : ouvrez les lycées le samedi après-midi, faites-y venir les membres des Comités d'Action d'entreprise, les délégués de presse du F.N.L., les déserteurs américains, les représentants en France du Black Power, des travailleurs algériens, des étudiants espagnols qui ont fui le régime franquiste ; faites ouvrir votre lycée à tous ceux qui peuvent vous apporter de nouveaux éléments sur la vie politique, et en particulier aux lycéens provenant des autres lycées.

LES ÉCOLES COMME LES USINES

Même avec des bâtiments neufs, les lycées ressemblent encore à des casernes. Ce qui est nouveau, c'est que les lycéens débattent comme des ouvriers d'usine quand ils veulent faire aboutir une revendication. En ce sens, la bataille gagnée par les élèves du lycée Honoré de Balzac, ces derniers jours, est exemplaire. Balzac est un lycée mixte situé Porte de Clichy. A 500 mètres, se trouve le lycée Gilles Tautin (Stéphane Mallarmé). Les deux boîtes sont dans la zone de Nanterre. Ceux qui en sortiront munis de leur bac iront à La Folie grossir le troupeau des enrégimés avec lesquels, du reste, ils sont déjà en liaison. Alors, d'avance, on les soigne. Dès le mois d'octobre, huit élèves ont été vidés de Balzac, huit militants du C.A.L. qui s'étaient fait remarquer en mai-juin. Le licen-

assez de monde, une nouvelle A.G. rassemble le lendemain 1500 élèves. La grève est votée à 80 %. Le lycée est occupé toute la journée. Des commissions travaillent, sur diverses questions politiques. Dans la soirée, une inspectrice envoyée par le minist-

**Edgar Faure :
rayer
cette mention
inutile**

rière arrive et désavoue la position de la directrice, relevant pratiquement celle-ci de ses fonctions.

Lundi : la commission quadripartite tire des conclusions. Deux élèves de préparatoire sont réintégré. Un élève en terminale A. Un en 1re A. Deux se voient offrir une mutation en G1 et G2. Un est accepté comme redoublant à Carnot qui est un lycée de garçons. Cette destination a été exigée par l'administration, car l'élève en question avait fait preuve d'un comportement parfaitement sain dans un lycée mixte, au mois de mai. Enfin, le huitième est expédié dans un C.E.T.

Le lendemain, la continuation de la grève est votée, mais pas suivie. L'action cesse. La victoire a des limites et le C.A.L. de Balzac en a parfaitement conscience. La lutte continue et, tout de même, dans une position de force, Le C.A.L. dispose de huit salles de réunion où fonctionne, entre autres, un atelier de sérigraphie.

**Monsieur
le pape
les CRS
prennent
la pilule !**

Deux leçons à tirer : l'action directe (débrayage immédiat) paie. L'administration a des faiblesses qu'il faut découvrir ; une directrice peut faire la mauvaise tête, mais, au-dessus d'elle, le ministère cède parce que le pouvoir veut éteindre tous les foyers d'incendie dans les lycées. C'est comme ça : le gaullisme a peur de perdre ses écoles. Profitons-en.

**Parents,
vos enfants
contestent.
L'armée française
peut assurer
votre relève.**

ciement s'est fait selon une méthode sournoise. Les huit élèves, bien que certains aient obtenu des prix, ont dû passer un examen parce qu'ils n'avaient pas tout à fait 10 de moyenne. Contrairement à l'habitude, les copies d'examen sont signées à nom découvert pour être signalées à la bienveillance des correcteurs. Comme par hasard, parmi les exclus, il y a quatre élèves devant entrer en terminale. La manœuvre est claire. On veut liquider le C.A.L. de Balzac en frappant non point les principaux militants des luttes de mai — qui ont eu leur bac — mais ceux qui, en terminale, vont continuer l'action.

Un exclu n'a rien à perdre. Les huit vidés ont eu une réaction simple. Ils ont sorti un tract et, un lundi matin, à l'interclasse de 8 heures, ils sont passés dans les classes pour expliquer la situation et appeler au débrayage.

Ce jour-là, aucun cours n'a pu avoir lieu dans les classes de 2^e, 1^{re}, terminale et préparatoire.

Une commission quadripartite a été constituée pour régler le litige : profs, parents, administration, élèves.

Le mardi, assemblée générale. La commission quadripartite n'a pas donné de résultats. La grève est votée. Mais comme l'A.G. n'avait pas réuni

CHERS PARENTS D'ÉLÈVES
LA JEUNESSE VEUT CONTESTER
LA SOCIÉTÉ



HOU HOU HOU HOU HOU

MES AMIS ! MES AMIS !
JE SUIS D'ACCORD AVEC VOUS : INSTRUCTION CIVIQUE,
INFORMATION POLITIQUE, D'ACCORD,
CONTESTATION, JAMAIS !



BRAVO ! BRAVO ! BRAVO ! BRAVO !

MAIS SOYONS HABILES. AU LIEU DE LUTTER CONTRE NOS
PROPRES ENFANTS PRENONS LES PAR LA DOUCEUR.
FAISONS LEUR COMPROMISE QU'ILS DOIVENT S'UNIR AVEC
NOUS HOMMES DE BONNE VOLONTÉ POUR TROUVER DES
SOLUTIONS AUX VRAIS PROBLÈMES DE NOTRE MONDE
DECHIRÉ, QUI SONT LE RACISME, L'INTOLÉRANCE
LA FAIM, LA MALADIE, LES GÉNOCIDES, LA GUERRE,
L'OPPRESSION ET J'EN PASSE...



...ET VOUS VERRÉZ QUE LA JEUNESSE OUBLIERA
CETTE STÉRILE CONTESTATION DE NOTRE SOCIÉTÉ
QUI NE LES MÈNE À RIEN DE POSITIF.



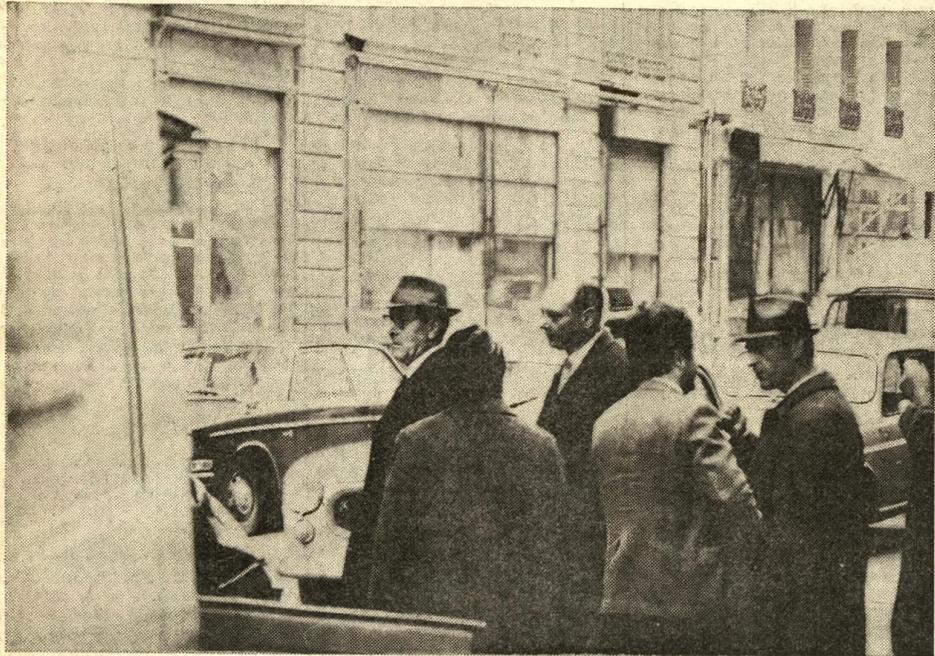
TRES BIEN
OUI TRES BIEN

WOLINSKI

Grandes Imprimeries « Paris Centre »
142, rue Montmartre
Paris (2^e)

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués
Le directeur de la publication :
Jean-Pierre VIGIER

TURGOT : LA FETE DU CENTENAIRE



On est prêt de fêter un centenaire au lycée Turgot : des locaux au rez-de-chaussée sont refusés aux lycéens par le gouvernement depuis 1870. A cela s'ajoute la réforme fantôme d'Edgar et la répression administrative dans les lycées. A Turgot le censeur a parlé d'une « liste noire » de lycéens devant l'A.P.E. Des flics sont en permanence devant le lycée...



Le vendredi 9 novembre, le C.A.L. Turgot décide de fêter le centenaire et de porter la contestation dans la rue. A 14 heures, 400 lycéens refusent d'entrer dans le lycée et bloquent la circulation. Trois cars de flics arrivent. Les lycéens restent assis sur la chaussée, scandant « des prof's, pas de flics ». On ne pouvait matraquer des gens assis par terre. Il fallut les transporter sur le trottoir...



Spontanément des groupes de discussion se formèrent autour de chacun des flics. Une heure de discussion avait ses conséquences. Il valait mieux repousser les lycéens à l'intérieur du lycée, dans leur ghetto. La grève fut votée immédiatement après. Position de l'U.N.C.A.L. (groupuscule du parti communiste) : « Le mouvement de grève lancé sans préavis et sans objectif apparaît comme une provocation, de même l'occupation des locaux ne pourra que servir de prétexte à la fermeture du lycée. »

Voulez-vous participer avec Moâ ?

Septembre, Edgar Faure : « Il faut ouvrir les lycées sur le monde extérieur et faire des lycéens des adultes conscients de la vie moderne. » Novembre, le même : « Je fermerai les lycées si l'ordre est continuellement troublé et si l'agitation continue. » En septembre, le gouvernement cherchait à faire rentrer le mouvement de mai dans les rangs. Il jetait la participation en pâture. En s'adressant aux lycéens « raisonnables », il voulait isoler ceux qui contestaient le caractère bourgeois de l'université.

La participation ? Sept délégués lycéens dans les Conseils d'Administration des lycées (7 sur 49 personnes, dont 9 personnalités extérieures nommées). Ce C.A. devra faire des propositions qui ne peuvent être acceptées et appliquées qu'avec l'assentiment du ministère. Qui croira que cette farce répond aux revendications des militants de mai ?

VOLTAIRE :

LES ELECTIONS DENATUREES

Dès la rentrée, le C.A.L. de Voltaire a organisé des prises de parole dans la cour et dans les cours. Sa position était claire : la participation, c'est du vent. Il fallait le démontrer à la masse des lycéens. Le C.A.L. décida de « participer » aux élections du C.A. afin d'en montrer le vrai visage.

Le C.A.L. s'est battu sur son programme : liberté d'action politique (affichage, diffusion de tous les journaux et des tracts à l'intérieur du lycée, droit de réunion), ouverture du lycée vers l'extérieur, droit de projection, contrôle de toutes les activités culturelles. Les élections prenaient un caractère politique. Elles ne se firent pas à « la tête du client », chaque candidat a été contraint de formuler un programme et de prendre position sur la lutte de mai et le combat à venir. Résultat : 60 % des délégués C.A.L. au Conseil des élèves.

Ces délégués siègeront au C.A., mais en posant en préalable la levée du chantage d'Edgar Faure sur la fermeture des lycées et l'acceptation des six points des C.A.L.

Les textes ministériels sont toujours en retard, le C.A. ne s'est toujours pas réuni. Nous savons qu'il ne se réunira que tous les trois mois : élections ou pas, cette institution parallèle et à venir n'imposera pas sa loi à une administration permanente qui continue légalement et imperturbablement à faire appliquer un règlement de style Napoléon III. Mettre à jour les contradictions et l'inexistence de ce C.A., c'était l'occasion d'une agitation politique, c'était empêcher les électoralistes d'isoler le C.A.L. et de récupérer en l'intégrant la volonté de lutte des lycéens.

BALZAC :

PARTICIPATION - REPRESSION

Lundi 28 octobre, le C.A.L. décide de réintégrer les élèves exclus pour des raisons politiques après les événements de mai-juin dans le lycée Honoré de Balzac. Une heure après la rentrée, ces camarades étaient convoqués par l'administration qui leur disait en substance : « Votre présence dans l'établissement est illégale ; 500 F ont été volés dernièrement : vous serez les premiers inculpés. »

La riposte des lycéens fut immédiate. Sur un mot d'ordre du C.A.L., tous les élèves du second cycle arrêtaient les cours. La grève était votée par 99 % des 1 200 élèves présents. Devant cette volonté de lutte, l'administration céda et acceptait une commission quadripartite chargée de statuer sur la réintégration des renvoyés : refus total.

La colère monte alors. La preuve était faite que seule l'action directe paie vraiment, la grève générale des cours est décidée. Un meeting a regroupé des militants des C.A.L. venus de divers lycées pour marquer leur solidarité. Devant la détermination des lycéens et la solidarité effective des autres lycées (grèves, meetings, etc.), une inspectrice de l'académie vint pour statuer sur le cas des élèves exclus : six furent réintégrés dans le lycée même, les deux autres dans différents établissements.

Face aux tentatives d'intimidation qui ont eu lieu dans de nombreux lycées de province et de Paris, il est nécessaire d'engager une action coordonnée de l'ensemble du milieu lycéen. Mobilisation générale mercredi 13 novembre : journée nationale des C.A.L.

Edgar rénove les Lycées, du sol au plafond, comme une terreur blanche

Les faits les plus marquants

LYON. — Arrestation de militants à l'intérieur d'un lycée.

Le préfet de la Gironde est malade, il a un cal au cul

CHAUMONT. — Poursuites judiciaires contre un élève, pour avoir distribué un tract contre l'administration à l'intérieur du lycée.

**Maternelle : apprendre à être puni
Secondaire : s'habituer à être puni
Supérieur : apprendre à punir**

MARSEILLE. — Meeting empêché et matraquage des militants C.A.L.

Pas de colles, des C.A.L.

LE HAVRE. — Une militante du technique menacée, puis réintégrée grâce à l'action de l'ensemble des lycéens (manifestation).

Même les vers de terre refusent de commenter la pensée du Président Edgar Faure

NICE. — Plusieurs dizaines de militants exclus de l'enseignement technique pour fait de grève.

Honoré de Balzac, Stéphane Mallarmé, Voltaire, c'est la Santé. Le régime politique pour les lycéens !

MARSEILLE. — Un militant menacé d'exclusion, puis réintégré grâce à l'action de l'ensemble des lycéens (grève)

PARIS :

Balzac. — Huit militants exclus, une première grève fera qu'on en réintègrera deux, les autres seront envoyés dans d'autres lycées.

Mallarmé. — Un militant toujours exclu.

Montreuil. — Huit jours d'exclusion pour un membre C.A.L.

Nous ne citons ici, que les faits les plus marquants. Les militants doivent savoir que la répression ne s'arrête pas à des responsables qui veulent être des exemples. Des militants C.A.L. sont sans cesse en butte aux mesquineries administratives et aux provocations policières.

C.E.T. OU D.S.T.

Lettre de l'Administration du C.E.T. de La Courneuve aux parents d'élèves :

Monsieur,
Madame,

A la suite des événements qui se sont déroulés dernièrement et devant l'attitude et les revendications des élèves concernant le fonctionnement et l'organisation du collège, nous avons jugé plus normal de nous adresser aux parents auxquels incombe l'entière responsabilité de leur enfant pour savoir s'ils donneront leur accord ou non sur des points bien précis du règlement intérieur dont vous avez pris connaissance et signé au début de l'année scolaire.

Nous vous demandons de répondre aux questions ci-dessous en ne laissant subsister qu'une réponse, « oui » ou « non » :

1° Création de comité d'élèves ayant pour but :

a) de juger leurs camarades ;
b) de juger l'enseignement et leurs professeurs.

2° Acceptez-vous que votre enfant soit élu délégué de classe.

3° Permettez-vous à votre enfant de fréquenter les cafés aux abords de l'établissement.

4° Autorisez-vous votre enfant à fumer à l'intérieur du collège.

5° Acceptez-vous que votre enfant se présente dans une tenue négligée, ou avec les cheveux longs. Nous vous rappelons que dans notre établissement les vêtements flottants et les cheveux longs sont des risques très graves.

6° Etes-vous pour la suppression de la retenue du samedi qui sanctionnait le travail non ou mal fait, la négligence et l'indiscipline de l'enfant.

7° Acceptez-vous que votre enfant participe à des manifestations et à des mouvements divers.

Nous demandons aux parents qui nous répondront d'avoir l'obligeance d'indiquer leurs noms et adresses.

L'Administration a recours au chantage pour tenter d'empêcher l'agitation dans l'Enseignement technique. Mais durant les luttes de mai, des militants se sont formés : ils ne sont pas décidés à céder à ces mesures d'intimidation. Ils n'acceptent pas non plus les promesses de la réforme Faure. Les élèves s'organisent en Comité d'Action de l'Enseignement Technique (C.A.E.T.) : outre les thèmes proposés par les C.A.L., ils entament la lutte sur les points suivants :

— Loi d'orientation professionnelle, reconnaissance des brevets de technicien dans les conventions collectives ;

— L'ingérence patronale : refus de la participation patronale dans les conseils d'administration des établissements techniques ;

— Chômage et déqualification ;

— Conditionnement : aménagement de programmes qui à l'heure actuelle n'ont pour but que l'abrutissement et la fabrication de produits monnayables dont les élèves ne profitent pas ;

— Mettre à profit les réductions d'horaires d'atelier afin de diffuser un enseignement général et théorique plus conséquent, permettant une meilleure qualification.



LES HAUTS PLATEAUX

5 leçons à la recherche du Vietnam pour une lycéenne de Mai

Les C.A.L. considèrent la lutte anti-impérialiste comme un de leurs thèmes d'intervention. Pourquoi ? On pourrait croire que les combats qui déroulent au Vietnam, à Mexico, au Tchad ou en République Sud-Africaine, à plusieurs milliers de kilomètres de Paris, ne sont pas susceptibles de toucher les « petits lycéens français ». Mais cela serait oublier que ces lycéens sont nés au moment où la France cédait en Indochine face au Viet Minh, qu'ils ont grandi depuis 1960 sous le signe de la guerre d'Algérie et du Vietnam, et que la plupart sont venus à la politique dans leur révolte contre l'agresseur américain au Sud-Vietnam. Le génocide du Sud-Est Asiatique et l'héroïque résistance du peuple vietnamien ont dévoilé aux lycéens la véritable nature de l'impérialisme U.S. et les ont entraînés à militer massivement dans les Comités Vietnam.

Venus à la politique dans leur soutien à la lutte du peuple vietnamien, les lycéens n'entendent pas renoncer à leurs combats au moment où l'agresseur commence à capituler : aujourd'hui plus que jamais le soutien doit être politique afin d'aider le Front National de Libération à remporter définitivement la victoire contre l'envahisseur U.S.

L'exemple des jeunes Vietnamiens de 14 ans qui prennent le fusil pour repousser les chars de l'agresseur trace pour tous les lycéens du monde la voie à suivre : partout, par tous les moyens, il faut dénoncer l'impérialisme qui sévit entre aube en Afrique, en Amérique Latine, en Asie du Sud-Est. Il faut que TOUS prennent conscience que les peuples du monde pourront choisir librement leur destin que le jour où l'impérialisme international, dirigé par les Etats-Unis sera abattu.

C'est pourquoi les C.A.L. appellent tous les lycéens à participer à la manifestation de soutien au Vietnam en lutte organisée le 22 novembre ; c'est pourquoi les C.A.L. demandent à tous les militants de créer dans les lycées des Comités anti-impérialistes ayant pour but de populariser les luttes de libération nationale par voie de tracts, affiches, meetings, distribution de journaux ; c'est pourquoi les C.A.L. vont monter « Les Hauts Plateaux — 5 leçons à la recherche du Vietnam pour une Lycéenne de Mai », pièce écrite pour les lycéens.

« La lutte commencée en mai doit rapidement s'ouvrir à d'autres secteurs et notamment au secteur culturel » pouvait-on lire dans le premier numéro « Barricades ». En montant les « Hauts Plateaux » les C.A.L. répondent à cette nécessité, car, loin d'être fermé sur lui-même, ce travail s'inscrit dans leur action et deviendra réellement une arme de combat. Cette pièce, en effet, qui doit être montée dans toute la France, prendra tout d'abord sa place dans la campagne d'explication des luttes anti-impérialistes : le thème étant le lien qui existe entre cette lutte et celle du mouvement de Mai. Le rôle de ceux qui travailleront à ce spectacle ne sera pas seulement de le monter et de jouer : il sera de réaliser autour du spectacle tout un travail d'information et d'explication. Mais si cette pièce est le point de départ d'un dialogue, elle n'en est pas moins la recherche d'une nouvelle forme de théâtre et par là, il faut remettre en cause la conception bourgeoise de la culture, celle que l'on fait admettre dans les lycées et les universités, et que personne ne veut. Enfin, il ne s'agit pas là d'une action isolée puisque les Comités d'Action de quartiers et les étudiants monteront eux aussi des pièces d'agitation et que l'un des buts de l'expérience est que chaque secteur reçoive toutes les créations : ainsi les Comités d'Action et les étudiants seront invités à venir présenter leur spectacle dans les lycées, ce qui permettra d'envisager concrètement l'ouverture des établissements à la population et de faire des lycées les centres culturels que les C.A.L. réclament.

Cette expérience n'est qu'à son début : un véhicule existe pour exprimer des idées, à vous de vous en servir, de le forger pour qu'il soit une véritable arme de combat.

Pour tous renseignements écrire à
COMITE HAUTS PLATEAUX
« ACTION », 52, rue Galande, Paris (5^e)

PERSONNAGES :

ARIANE : lycéenne
JEAN : son père, professeur d'histoire
XUAN : militant vietnamien
QUOC : paysan jarai
PHAM : paysan jarai

DECOR

Trois espaces : Est, Nord, Ouest. Sur chacun d'eux, un tableau noir, avec en plus sur l'espace Nord un bureau d'écolier. Les spectateurs sont sur la face Sud et entre les trois autres faces. Au milieu d'eux, deux planches à tirer les images de nuit, celle d'Ariane et celle de son père.

Ariane est couchée sur la planche à tirer les images de nuit. Couché lui aussi sur sa planche, Jean s'agitte et, à un moment donné, s'adresse à sa fille.

JEAN. — Ariane ? Tu dors ?

Ariane ne répond pas.

JEAN. — Bonne nuit.

Après ce souhait lancé dans le vide, Jean s'immobilise et ferme les yeux. Au bout d'un moment, Ariane se lève, monte sur l'espace Nord, cherche dans le bureau, en retire quelques cahiers et copies et les déchire.

ARIANE. — Le professeur d'histoire est mort. (Nous l'avons tué.)

Jean répond d'une voix lointaine, sans bouger.

JEAN. — Voilà une bonne chose de faite. J'espère que tu es contente. La période de la mue est toujours un événement heureux, pour un jeune animal.

ARIANE. — Il voulait nous enseigner des événements et il ne nous en refait que les peaux mortes.

JEAN. — En conséquence, vous l'avez tué.

ARIANE. — Il ne nous apportait rien de leurs rêves. Rien de leurs sommeils, de leurs digestions, de leurs proies. Rien de leurs macérations qui changent la vision des choses.

D'un seul coup, Jean s'assied sur sa planche à tirer les images de nuit.

JEAN. — Mais — que je sache — il savait encore s'insurger contre eux.

ARIANE. — Quand les événements devenaient des pétitions à signer ? Peut-être, « Je me mouille » (C'était son indicatif politique des grands jours) à tel point qu'on l'a surnommé Pluto (comme le chien toujours mouillé des bandes dessinées).

JEAN. — Faire entrer un professeur dans une bande dessinée, c'est en effet l'exposer au pire.

ARIANE. — Ou le pousser à être inventif.

JEAN. — Se faire appeler Pluto ne pousse pas forcément à l'invention.

ARIANE. — Ce qui l'a coincé, c'est l'impossibilité dans laquelle il s'est trouvé (lui qui croyait nous avoir toujours compris) de nous recuser.

JEAN. — Faut-il lui reprocher d'avoir essayé de sauvegarder le dialogue à tout prix ?

Jean se lève et se dirige vers Ariane. Après quoi il obliquera et ira prendre place sur l'espace ouest. Ses répliques lancées jusqu'ici avec humour et distance, se durcissent d'un seul coup.

JEAN. — Il a quand même poussé l'honnêteté (cette scrupuleuse honnêteté que l'on n'accorde qu'aux gens bornés) jusqu'à supprimer les présidences, secrétariats et mentions papérasnières qui pouvaient vous donner de lui une image (purement honorifique) intégrée au système — et éliminer de ce fait tout prétexte au classique conflit de générations qu'il jugeait stérile.

ARIANE. — Ce qu'il voulait être (le professeur-toujours-lycéen-venu-de-ladure - époque - des - cartes - de - rationnement - et-de - l'occupation - nazie) c'était le soldat inconnu pour nous.

JEAN. — (Ce qu'il voulait être) c'est le sculpteur au burin ébréché, au maillet éclaté qui parvient (quand même) parce qu'il possède la vérité — cette lourde vérité qui se base sur l'expérience — à maintenir le dialogue avec son bloc de pierre, et réussit par les seules vertus de sa vérité à transformer le bloc de pierre en statue (et la statue en homme).

ARIANE. — Alors pourquoi s'est-il infligé un verdict ?

JEAN. — Quand ?

ARIANE. — Aujourd'hui.

JEAN. — (Aujourd'hui ?)

ARIANE. — Qui s'est solidarisé avec le professeur de mathématiques (ancien bérêt rouge à Hanoi) ?

JEAN. — (Encore cette histoire ?) D'abord, ton professeur de mathématiques n'a jamais été bérêt rouge.

ARIANE. — Il avait fait de pauvres plaines pour la propriété des paysans des Hauts Plateaux — nous avions décidé de le mettre en quarantaine — et tu t'es solidarisé avec lui.

JEAN. — Je ne me suis pas solidarisé avec lui (Je l'ai mentionné).

ARIANE. — Pourquoi t'en servir de tremplin pour arriver au professeur chinois qui s'est suicidé devant les accusations des gardes rouges ? Je reconnais que ta dernière phrase « Je comprends aujourd'hui la révolution culturelle » a claqué sec. Mais c'était ta propre condamnation que tu prononçais ?

JEAN. — En quoi est-ce condamnable de sa parachuter au milieu de vos

préoccupations avec une façon de voir les choses qui ne coïncide pas en tous points avec la vôtre ?

ARIANE. — Daniel Fleuron t'a déjà répondu « Vous essayez de nous apitoyer sur vous — ça n'a rien à voir avec la révolution culturelle ».

JEAN. — Daniel Fleuron est un énergumène. Je l'ai mis à la porte. J'estime que j'ai bien fait.

ARIANE. — Lorsque Daniel Fleuron a parlé, le professeur d'histoire a disparu derrière son surnom : (Pluto). Et Pluto s'est mis à hurler à la mort. C'est tout ce que nous avons retenu.

Jean hausse les épaules, estimant qu'il n'a pas à répondre à ce genre d'argument. Il abandonne l'espace ouest pour revenir à sa planche.

JEAN. — La place étant désormais vacante — qu'avez-vous décidé ?

ARIANE. — De ne reconnaître comme professeurs d'histoire que les combattants vietnamiens (Ce sont eux que nous cherchons depuis des mois à travers les manifestations, sans savoir si nous les avons trouvés ou pas).

JEAN. — (A part Daniel Fleuron les autres sont-ils d'accord ? (Lollivot ? Kempf ? Weissbrodt ? Terracini ?)

ARIANE. — Pourquoi ne cites-tu que les fils d'ouvriers ?

JEAN. — Pour savoir.

ARIANE. — Trois ont voté contre. Les parents se sacrifient pour leur payer des études. (Pour eux) contester le système c'est prolonger les sacrifices. Plus vite ils finiront leurs études, plus vite ils entreront dans le système d'exploitation.

JEAN. — Les fils de bourgeois — qui exploitent déjà — vous pouvez (du moins pour l'instant) les convaincre plus facilement.

ARIANE. — C'est une contradiction.

JEAN. — Pour la résoudre vous avez décidé la mort de votre professeur d'histoire.

ARIANE. — Ce n'est qu'un début. Le reste suivra.

Elle jette en l'air les carnets et les feuilles de papier qu'elle a déchirés, puis va prendre place au bureau d'écolier. Changement de diction.

ARIANE. — Ce soir-là, Ariane déchira ses carnets, ses cahiers, ses copies. Elle jeta ses herbiers à dates et à événements aux quatre coins de la terre — pour «ruler» repoussent selon ses désirs qu'elles voulait mettre à la place des réalités.

JEAN. — Ce soir-là, son père, professeur d'histoire, s'en alla partager le même banc qu'elle.

Il monte sur l'espace Nord et partage le même banc que sa fille.

PREMIERE POSSIBILITE ENGENDREE PAR LE GESTE D'ARIANE : TIRER UN ENSEIGNEMENT DE LA LUTTE DE QUANG-NGAI

Jean lit un des carnets tombé près du bureau où il se trouve.

JEAN. — ● Seule arme pour l'instant : la porte-voix. Démoraliser l'adversaire pendant la nuit.

● Carburant pour lampes de bicyclettes introduit dans de gros bambous préparés à l'avance : pétards à bruits terrifiants.

Pham apparaît sur l'espace Est. Il écrit sur le tableau noir.

« Première possibilité engendrée par le geste d'Ariane. Tirer un enseignement de la lutte du Quang-Ngai » puis il situe ladite province sur une carte du Vietnam dessinée en quelques traits. Jean continue à déchiffrer le carnet.

JEAN. — ● Multiplier les planches à clous ● La forteresse de Tua-hai a cédé — c'est notre première victoire.

Jean lit maintenant les copies déchirées qui se trouvent sur les différents espaces. Il interroge Ariane.

JEAN. — Ce sont des carnets de route vietnams ?

ARIANE. — (Non !) C'est l'enseignement que tu ne nous as pas donné. Il pousse partout maintenant. Dans toutes les cours de lycée.

JEAN. — Ariane — crois-tu (sincèrement) pouvoir transformer tes cahiers déchirés en feuillets de batailles ?

Il lit.

JEAN. — ● Ut-lep, ancien dirigeant de la résistance vietminh, a été décapité par la guillotine mobile au centre du district. Sa femme a dû exposer sa tête sur la place du marché devant les caméras des militaires.

Pham s'empare du morceau de copie qu'il s'approprie à laisser choir.

PHAM. — Ce sont les fleurs — d'un jour qui poussent au Quang-Ngai après la bataille — Sur chacun des cadavres retournés, la besace examinée, la cartouchière éventrée apparaissent des carnets, pleins de notes, des cahiers, des brochures. La plupart du temps, ces fleurs, longuement élaborées (aux cours du soir et aux cours d'émulation) ne vivent que quelques heures. Un coup de vent les rabat vers le village où nos ennemis font brûler les récoltes. Elles meurent dans la fournaise. Mais le combat n'est jamais fini au Quang-Ngai. Le Quang-Ngai est une sirène de phare. Pendant des nuits et des nuits il a retenti au-dessus des montagnes, des vallées, des forêts, des peuples, des rizières et des villes du Sud. Un beau jour le Sud s'est reconnu dans sa voix. Et le Sud est devenu à son tour une sirène de phare retentissant au-dessus des montagnes,

des vallées, des forêts, des jungles, des rizières et des villes du monde entier.

Jean lève les bras, et retrouve le ton professoral pour interroger.

JEAN. — Qui connaît le Quang-Ngai ? Ariane ? Réponds ! Qui connaît le Quang-Ngai ?

DEUXIEME POSSIBILITE ENGENDREE PAR LE GESTE D'ARIANE : CONTINUER LA FETE DU TETH

Jean continue à ramasser des feuillets et à lire.

JEAN. —

● Guirlandes de concombres, courges en forme de Calebasses : ma maison.

● Un tabouret de quinze centimètres de côté où l'on pose le postérieur et les jambes : fondement de toutes nos discussions.

● Ils crèvent les yeux, fendent le nez, tranchent les oreilles et obligent nos paysans à boire le sang des victimes, au milieu de la place du marché.

● Petit enfant se faulant jusqu'à une table où des officiers américains boivent du whisky. Il leur renverse la table dessus, et réussit à s'enfuir. Le même geste, la même situation à treize ans de distance.

Devant le tableau de la face Ouest apparaît Xuan. Il écrit : « Deuxième possibilité engendrée par le geste d'Ariane — continuer la fête du Teth ». Après quoi il situe Saigon.

XUAN. — La fête du Teth est en marche, elle ne peut plus s'arrêter. Dans le parc de Saigon, derrière une toute petite barrière, on entasse les morts vietnams. Chaque semaine, (car la fête du Teth continue), on les entasse pour permettre aux journalistes pressés de faire des photos, à la population de méditer, aux mouches de pulluler, et aux recrues de se rassurer. Sur chacun des morts (sans doute les a-t-on rajoutés pour qu'il n'y ait pas de doute sur l'origine) des carnets pleins de notes, des feuilles de papier dépliées, des cahiers, des brochures. Les livres et les cahiers sont ouverts, les portefeuilles ouverts. Il s'en échappe de petites photographies de Ho Chi Minh, la famille, Nguyen Van Troi (dont ils viennent de subir le même sort).

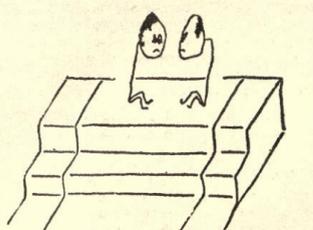
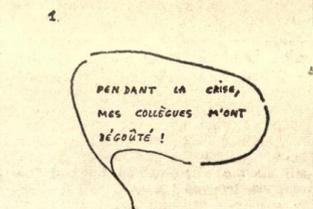
JEAN. — Que toutes les guerres soient cruelles est une chose que nul (fut-il professeur d'histoire) n'a jamais mis en doute. — Que veux-tu m'apprendre (Ariane) ?

ARIANE. — Ce sont eux qui nous apprennent.

JEAN. — Quoi ? (J'aimerais être renseigné).

TROISIEME POSSIBILITE ENGENDREE PAR LE GESTE D'ARIANE : TIRER UN ENSEIGNEMENT DE LA RESISTANCE JARAI DU VILLAGE DE SUNG-SO

Jean continue à ramasser des feuillets et à lire.



JEAN. — ● La ligne « non-violence » devrait céder à la ligne « violence-pour-se-défendre ». Malheureusement il faut six mois à un délégué pour se rendre à une réunion-clé.

Apparaît Quoc. Il écrit au tableau noir de la face Nord : « Troisième possibilité engendrée par le geste d'Ariane — Tirer un enseignement de la résistance jarai du village de Sung-so ». Il situe ensuite la province de Gia-lai, district de Le Tanh, où se trouve Sung-so, le village de la minorité jarai. Jean continue à déchiffrer ses morceaux de papier.

JEAN. — ● Xuan commence une nouvelle année (la troisième) sous terre, dans son trou.

ARIANE. — Trois ans sous terre, (tu te rends compte ?)

JEAN. — ● Première forme d'action : des meetings de solidarité inter-tribus (étalage d'amertume) pour mettre fin aux querelles — Ensuite meetings de solidarité avec les Vietnamiens de la plaine.

Jean secoue la tête, et laisse tomber les morceaux de papier qu'il a entre les mains.

JEAN. — Je dois objecter. L'histoire et la propagande n'ont rien à voir ensemble.

ARIANE. — Que veux-tu que ça me fasse ? Ce que je veux savoir c'est comment cette révolution peut toujours rester vivante ? Comment elle peut toujours rester au combat ?

XUAN. — L'oncle Ho a su à merveille nous communiquer sa foi inébranlable en la victoire de la Révolution. « Faire la révolution, disait-il, c'est un travail de longue haleine qui exige de la ténacité, et de la persévérance. Toute dé-

cision demande mûre réflexion, et ne doit jamais être prise à la légère. Pour fixer la ligne de la révolution, il faut voir l'ensemble (et voir loin) mais au moment de passer à l'exécution, il faut attacher une grande attention aux moindres détails pratiques. Négliger les détails c'est compromettre les grandes lignes. »

JEAN. — Ce genre de discours j'en reçois dix par la poste (gratuitement), chaque semaine. Je n'ai pas besoin de tuer un professeur d'histoire (ou de toute autre discipline) pour cela. Toujours les mêmes ressassements, les mêmes slogans. Qu'on m'explique pourquoi !

ARIANE. — Que fait-on d'autre ? JEAN. — On s'amuse à la révolution — Rien de plus.

Jean retourne à sa planche, Ariane le regarde partir, puis contre-attaque.

ARIANE. — C'est toi qui m'amuses. Malheureusement on ne peut pas amuser un bébé avec la poupée quiousse et le gâteau d'anniversaire pendant dix-huit ans. Il faut bien s'arrêter un soir. Mais ce soir-là, le bébé est perdu pour celui qui l'a tant amusé.

En parlant Ariane est retournée dans la salle en direction de sa planche à tirer les images de nuit.

JEAN. — Tant mieux.

Il se couche. Ariane reste seule éclairée. Les trois Vietnamiens se figent à côté de chacun des trois tableaux.

TENTATIVE DE REDUCTION DES TROIS POSSIBILITES

ARIANE. — Ne partez pas. Je n'ai que des prospectus, sur vous. Des méditations et des articles sur les journaux. Je n'ai que des photographies de vous. Des mouvements arrêtés une fois pour toutes. Des massacres figés une fois pour toutes. Des incendies bloqués qui ne peuvent plus s'éteindre. Des fumées de bombardements fixées en l'air une fois pour toutes. Ne partez pas.

Restez : le bambou qui éclate, le film à atrocités, l'homme qui doit boire le sang de son ami, la maison vietnamienne, la forteresse de Tua-hai qui tombe, et Xuan qui s'enterre pendant trois ans près du village de Sung So. Le langage de la révolution a été tellement avili pour ceux-là même qui devaient la faire (et parfois même par ceux qui l'ont faite). C'est une vieille cavale avec une plaie béante au cou, et qui perd son sang à mesure qu'elle avance. Maintenant que le poulailler est né, voilà qu'il porte lui aussi la plaie au cou, et que par cette plaie, il continue à perdre le sang de sa mère. Nous voulons un autre langage (avec tous ses risques et ses incertitudes), un langage où les chevaux, les hommes et leurs projections aux quatre coins du monde ne perdent plus leur sang. — Nous n'avons que vous, que le bambou qui éclate, que la tête d'Ut-lep suppliciée — filmée sur le marché entre les bras de sa femme, que le Quang-Ngai d'où tous les contes d'enfants devraient naître — que la fête du Teth qui continue — que Xuan qui vient de passer trois ans dans un trou près du village de Sung So. Enlevez votre combat — et c'est la jeunesse du monde qui s'écroule — Perdez votre combat — et c'est toute une partie de l'homme qui va mourir. Papa, est-ce que ?

Lumière sur Jean. Les deux planches sont maintenant éclairées.

ARIANE. — Papa serais-tu capable de passer trois ans dans un trou sous terre, sans voir personne — pour l'Histoire ?

JEAN. — Pourquoi veux-tu que je passe trois ans sous terre — pour l'Histoire ? ARIANE. — C'est quand même à elle que tu consacres les heures les plus importantes de ta vie.

JEAN. — Ces heures, je ne les consacre pas spécialement à l'Histoire. Je les consacre aussi à gagner ma vie (et celle des miens).

ARIANE. — La vie c'est tellement des choses en même temps.

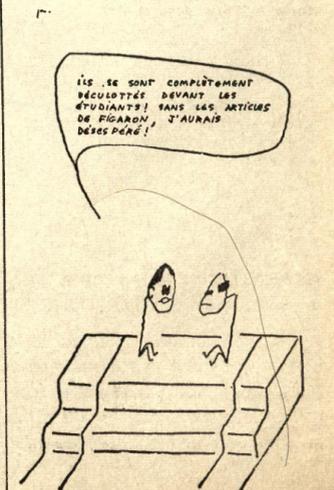
JEAN. — Voilà du nouveau (Je vois que tu progresses).

ARIANE. — Est-ce que tu ne penses pas que celui qui reste trois ans dans un trou ne gagne pas aussi rien ?

XUAN. — Dans un trou, il ne se passe pas grand-chose (aucune stratégie — rien que des petits détails).

ARIANE. — Nous ne voulons pas d'histoire compléte, desséchée le long des routes du savoir (car ce savoir-là est stérile). Nous voulons de l'histoire vécut.

XUAN. — La mienne est insignifiante. Après Dien Bien Phu je suis resté dans



le Sud. Au moment de la répression de Dien contre les anciens Vietminh (dont je faisais partie) j'ai dû me réfugier dans le Gia-lai près d'une minorité qui (sauf la famille Quoc) ne nous était pas favorable. La ligne politique prescrivait à ce moment-là, la non-violence. Nous avons demandé qu'elle passe à la violence pour se protéger. En attendant que notre demande soit approuvée, je me suis enterré.

ARIANE. — Enterré, pourquoi ?
XUAN. — Pour ne pas être vu par les gens du village tout en restant au milieu d'eux, me familiariser avec eux (et avec leur langue), connaître leurs besoins. Il avait été décidé que j'y reste jusqu'à ce que le village puisse entrer tout entier dans la nouvelle ligne (lorsqu'elle serait appliquée). Le Quang Ngai nous servait déjà de lampe dans la nuit. C'est ainsi que je suis resté trois ans dans le trou avant d'être appelé à de nouvelles tâches.

QUOC. — J'avais rendez-vous avec Xuan à Le Tanh, au marché du district pour l'amener chez nous, au village de Sung So.

Quoc s'arrête un long moment puis secoue la tête.

QUOC. — Comment vous expliquer cette rencontre si vous n'allez pas en pèlerinage au temple des rois Hung — si vous ne participez pas aux anniversaires de Ngo Quyen, des sœurs Trung, Quang Trung, Tran Hung Dao, Nguyen Trai — si vous ne savez pas qu'à Gia-lam, aux ateliers mécaniques du temps de la colonisation un des nôtres (frappé par les surveillants) s'est ouvert le ventre avec un ciseau — et que son fils Duc (un de nos responsables) capturé par les Américains s'est ouvert le ventre vingt ans après, avec ses ongles — si vous ne savez pas comment Tho l'éléphant est mort de tristesse huit jours après que son maître ait été tué par les soldats. Pour vous ce qui n'est pas noir est blanc. Pour nous ce qui est noir est aussi blanc. La terre vietnamienne a connu tellement de conquérants. Comment comprendrez-vous si vous ne cultivez pas le ray principe et multiplication de chaque tribu (ce morceau de terre arraché à la forêt, utilisé pendant trois ans et laissé en friche pendant quinze). Si vous ne savez pas qu'il est interdit d'y faire ses besoins et de toucher à la récolte avant que le chef du village fasse signe — qu'à la moindre infraction la récolte est livrée aux éléphants qui la ravagent — que notre âge est calculé en fonction du nombre de raves cultivés par la tribu — que les gongs, les tambours, les trompettes et de gigantesques morceaux de bambou embouchés nous permettent de faire reculer l'adversité — si vous ne mangez pas les singes et si le riz n'est pour vous qu'un plat de diversion.

Quoc reprend le cours de son récit.

QUOC. — Vous dire : J'avais rendez-vous avec Xuan au marché du district est-ce suffisant ? Vous dire que Xuan ne savait pas que son prédécesseur (le premier à établir les contacts avec Sung So) s'était fait arrêter, est-ce suffisant ? Pour l'exemple les officiers l'avaient découpé en morceaux et exposé sa tête et ses bras sur la place du marché (les marchés sont les meilleurs centres de propagande). Un clou dans la bouche, deux autres clous dans la paume des mains, il semblait vouloir se rendre bras en l'air à tous les paysans rassemblés devant leurs paniers et leurs cages. Lorsque je suis arrivé — sur les mille personnes du marché une seule regardait les restes du supplicié : c'était Xuan — Je me suis approché de lui.

Gong. Quoc s'approche de Xuan.

QUOC. — (Attention, petit frère !) On risque de s'apercevoir que tu viens de la plaine. Ici personne ne regarde les morts.

XUAN. — C'est vous, oncle Quoc ?
QUOC. — C'est moi.

XUAN. — Devons-nous continuer, Quoc ?

ARIANE. — Pourquoi hésitez-vous ? C'est sur toutes les terres du monde que se déroule la guerre du Vietnam. Vous devez continuer.

JEAN. — Laissez-les décider (ils sont quand même les seuls à mourir dans cette guerre).

ARIANE. — Ils sont les seuls à combattre. Et nous devons apprendre d'eux — pourquoi !

XUAN. — Que peuvent dire les mots sans les grands arbres au milieu desquels ils sont nés, et ils ont vécu — sans la chaleur qui les fait craquer comme la terre sèche — sans les claques sur les moustiques qui ponctuent les phrases à contretemps — sans cette musculature que la rizière leur apporte — et sans le cri de la rizière qui les multiplie par moments comme les vagues de la mer. (Que peuvent-ils sans les cycles du paddy dont ils se renouvellent les différents âges ?) De tout ce qui nous entoure. Nous n'avons qu'une poignée de lucioles à lâcher dans la nuit.

JEAN. — Ne vous en privez pas.

Il revient vers l'espace Nord. Quoc s'adresse à Xuan.

QUOC. — Alors, prends ce cageot de poules — Que tu aies l'air de venir du marché. Tu me suis à trente mètres (Les camarades vont bien ?)

XUAN. — Oui (Et chez vous ?)

QUOC. — Tu vois cette tête, et ces deux bras ? — Tu les remplaces.

Gong.

PREMIERE LEÇON POUR LACHER UNE POIGNEE DE LUCIOLES DANS LA NUIT

1

QUOC. — Nous devons nous arrêter (faire une halte dans la forêt) et n'entrer au village que pendant la nuit. Les paysans ont reçu l'ordre des militaires de signaler l'apparition de chaque étranger en faisant résonner gongs, assiettes, bouteilles (tout ce qui peut faire du bruit).

XUAN. — (Quoc ?) Il y a un problème. QUOC. — Grave ?

XUAN. — Très grave. Ma venue résulte de la décision de commencer la résistance, d'appuyer l'action armée déjà engagée par les tribus, et d'installer nos bases dans les montagnes.

QUOC. — Si les Vietnamiens des plaines ne viennent pas à notre secours, les tribus seront exterminées.

XUAN. — (Certes !) Mais une telle décision est en contradiction avec la ligne telle qu'elle a été arrêtée au cours de la précédente période.

QUOC. — Faut-il se laisser exterminer ?
XUAN. — Peut-être serons-nous compris. Sinon...
Gong.

2

QUOC. — J'avais éloigné pour quelques jours ma femme, et mes deux enfants. La première nuit Xuan a couché sur les claies à sécher le paddy au dessus de l'étable à buffles. Mais la nuit d'après il a commencé à creuser son trou.

XUAN. — (Un trou de vivant).

Pendant que Quoc parlait, Xuan a effacé les inscriptions du tableau noir de la face Est. Il dessine maintenant un croquis.

Jean parle pour lui-même tout en regardant Xuan dessiner.

JEAN. — (Peut-être meurt-on tous les jours, et faut-il assumer toutes ces morts comme autant de vies auxquelles on n'a pas accès ?).

3

XUAN. — Pourquoi les jarai sont-ils si réticents ?

QUOC. — Depuis Dien Bien Phu, il y a des infiltrations. Lorsqu'un étranger se présente, s'il porte le nom du clan, c'est une obligation pour nous de l'accueillir. Au district, on connaît nos coutumes et on nous envoie parfois des mouchards.

XUAN. — Vous parvenez à les détecter ?

QUOC. — Ils doivent répondre sur les événements importants du clan, les discussions avec les autres tribus, où était le ray au moment de leur départ, et combien de fois il a été déplacé depuis. C'est parfois difficile à vérifier. Pour Ngo (celui qu'on appelle le Français) c'est impossible. Sa seule attache avec le clan est un grand-père sergent-chef, parti il y a soixante ans en France.

XUAN. — Les agents de Saigon ont tous servi dans l'armée française (Méfiez-vous).

QUOC. — Si Ngo a menti — il rencontrera un tigre sur sa route et il sera dévoré (C'est la loi).

XUAN. — Il est réconfortant de penser que les animaux travaillent pour nous. QUOC. — Pas toujours. Demande à ma belle-mère de te parler de Kin Phiar l'oiseau qui lâche ses excréments enflammés sur les turbulences des tribus — (C'est sûr.)

XUAN. — Tu n'as jamais expliqué à ta belle-mère d'où provenait le napalm ?
QUOC. — Elle me rirait à la face. Nos croyances sont nées dans la jungle. Elles lui ressemblent.

XUAN. — Faut-il devenir aussi inextricable pour trouver le dialogue ?

QUOC. — (Tu risques d'être étouffé.) Contente-toi pour l'instant de ne pas y mettre le feu. Notre objectif c'est grand-père Pham. S'il marche derrière toi, la tribu (malgré quelques réticences) suivra. Mais si Pham décide de faire la sourde oreille, c'est perdu d'avance. XUAN. — Dans le regard de grand-père Pham. Il faudrait mettre le soleil qui illumina un matin Dien Bien Phu. Jamais les I.B.M. ne calculeront combien pèse, au regard de ses oiseaux de feu, l'espoir du paysan. Les super-buildings ont beau envahir la mer, former un énorme cœur qui s'appelle 7^e Flotte — C'est un cœur chiffé et codé, il n'entre pas dans notre façon de battre pour la vie.

QUOC. — Xuan parlait comme un avocat venu de Saigon. Alors ma femme a dit — Je vous prie de m'autoriser à rester en dehors du « nouyou » que vous voulez faire. Et elle a ajouté — Je suis prête à vous rendre les services prévus. Mais ce qu'il faut dire, je n'arrive pas à le mettre dans la tête. Et comme je n'ai pas d'autre endroit

4

où le mettre, je ne serai jamais à la hauteur. »
XUAN. — Le camarade Xuan a reçu une dure leçon, mais elle est méritée — Il faut que je parle la langue de vos pères. Ses préoccupations (qui sont les vôtres) m'interdiront de divaguer.

JEAN. — Est-ce élever le peuple que de s'abaisser jusqu'à lui ?
XUAN. — Avant d'en venir là, il faut parler la même langue. Un jour je leur ai dit : les instruments de contrôle américains cherchent à réunir dans leurs faisceaux de contrôle l'air, la terre et l'eau. N'est-ce point ce que cherchent certains de nos sorciers pour y enterrer les morts (les trois éléments conjugués dans l'harmonie ?) Ils m'ont répondu.

QUOC. — L'Amérique est un grand

terre qui l'entoure, et faire ainsi un tunnel conducteur d'air. Les girations ne donnent que de maigres résultats, mais la pierre sous la pression des doigts tombe, entraînant un éboulement qui déferle sur ma main gauche. Je la remue pour sentir si les os ne sont pas cassés : ma main tout entière est à l'air. Cette pierraille qui m'a fait tant jurer lorsque j'ai essayé d'ouvrir le trou, va peut-être me sauver. L'air arrive. Mais au bout d'une heure d'efforts, je n'ai toujours pas vu le bout.

QUOC. — Il n'a pas répondu à mon appel : je suis descendu jusqu'à la niche pour lui déposer la nourriture. J'ai eu l'impression d'être pris dans le cri d'un animal sauvage que je n'entendais pas. J'ai éclairé, j'ai vu une main ensanglantée au milieu de l'éboulement et j'ai compris. J'ai déblayé lentement (très lentement) jusqu'à ce que sa tête apparaisse. Je lui ai dit « Petit frère », il n'a pas répondu. Pour le sortir j'ai dû retourner au village, chercher des lianes tressées. Ma femme s'est doutée de quelque chose. Je suis revenu. Il m'a fallu quatre heures pour ramener Xuan à la surface et l'étendre sur des feuilles de bananier (comme un mort) le jour n'allait pas tarder à pointer. J'ai paniqué. J'ai caché Xuan sous le feuillage et je suis rentré. Devant les buffles, le cri de l'animal sauvage m'a repris. Alors j'ai tout expliqué aux buffles et ce que j'ai dit aux buffles, je l'ai répété à ma femme, et à mes enfants. Lorsque le soleil rasait les toits de Sung So, Xuan reposait (de nouveau) sur les claies à dessécher le paddy.

Gong.

5

XUAN. — Pourquoi les jarai sont-ils si réticents ?

QUOC. — Depuis Dien Bien Phu, il y a des infiltrations. Lorsqu'un étranger se présente, s'il porte le nom du clan, c'est une obligation pour nous de l'accueillir. Au district, on connaît nos coutumes et on nous envoie parfois des mouchards.

XUAN. — Vous parvenez à les détecter ?

QUOC. — Ils doivent répondre sur les événements importants du clan, les discussions avec les autres tribus, où était le ray au moment de leur départ, et combien de fois il a été déplacé depuis. C'est parfois difficile à vérifier. Pour Ngo (celui qu'on appelle le Français) c'est impossible. Sa seule attache avec le clan est un grand-père sergent-chef, parti il y a soixante ans en France.

XUAN. — Les agents de Saigon ont tous servi dans l'armée française (Méfiez-vous).

QUOC. — Si Ngo a menti — il rencontrera un tigre sur sa route et il sera dévoré (C'est la loi).

XUAN. — Il est réconfortant de penser que les animaux travaillent pour nous. QUOC. — Pas toujours. Demande à ma belle-mère de te parler de Kin Phiar l'oiseau qui lâche ses excréments enflammés sur les turbulences des tribus — (C'est sûr.)

XUAN. — Tu n'as jamais expliqué à ta belle-mère d'où provenait le napalm ?
QUOC. — Elle me rirait à la face. Nos croyances sont nées dans la jungle. Elles lui ressemblent.

XUAN. — Faut-il devenir aussi inextricable pour trouver le dialogue ?

QUOC. — (Tu risques d'être étouffé.) Contente-toi pour l'instant de ne pas y mettre le feu. Notre objectif c'est grand-père Pham. S'il marche derrière toi, la tribu (malgré quelques réticences) suivra. Mais si Pham décide de faire la sourde oreille, c'est perdu d'avance. XUAN. — Dans le regard de grand-père Pham. Il faudrait mettre le soleil qui illumina un matin Dien Bien Phu. Jamais les I.B.M. ne calculeront combien pèse, au regard de ses oiseaux de feu, l'espoir du paysan. Les super-buildings ont beau envahir la mer, former un énorme cœur qui s'appelle 7^e Flotte — C'est un cœur chiffé et codé, il n'entre pas dans notre façon de battre pour la vie.

QUOC. — Xuan parlait comme un avocat venu de Saigon. Alors ma femme a dit — Je vous prie de m'autoriser à rester en dehors du « nouyou » que vous voulez faire. Et elle a ajouté — Je suis prête à vous rendre les services prévus. Mais ce qu'il faut dire, je n'arrive pas à le mettre dans la tête. Et comme je n'ai pas d'autre endroit

6

où le mettre, je ne serai jamais à la hauteur. »

XUAN. — Le camarade Xuan a reçu une dure leçon, mais elle est méritée — Il faut que je parle la langue de vos pères. Ses préoccupations (qui sont les vôtres) m'interdiront de divaguer.

JEAN. — Est-ce élever le peuple que de s'abaisser jusqu'à lui ?
XUAN. — Avant d'en venir là, il faut parler la même langue. Un jour je leur ai dit : les instruments de contrôle américains cherchent à réunir dans leurs faisceaux de contrôle l'air, la terre et l'eau. N'est-ce point ce que cherchent certains de nos sorciers pour y enterrer les morts (les trois éléments conjugués dans l'harmonie ?) Ils m'ont répondu.

QUOC. — L'Amérique est un grand

pays. Si elle cherche à réunir tant de montagnes, de plaines et de mers, c'est pour s'y enterrer elle-même.

XUAN. — Tous m'ont compris (mes paroles avaient leur vécu).

Jean persifle en direction d'Ariane.

JEAN. — Ariane, tes paroles — de qui ont-elles le vécu ?

ARIANE. — Je ne me sens pas tellement différente des autres.

JEAN. — (Voyons !) Tu n'en es plus au jour de ta première communion — Voir le monde à travers un poulet, un lopin de terre, ou un buffle, c'est une forme d'intelligence — Voir le monde à travers les rues d'une ville, d'une fabrique ou d'une imprimerie, c'est une autre forme d'intelligence. Elles ne parlent pas la même langue — Si moi, historien, je veux parler comme les paysans, je dois vivre comme eux — Si je vis comme eux (complètement — pas en touriste) je ne suis plus un historien. Je suis un paysan. L'inverse est tout aussi vrai. Un paysan et un historien peuvent parler la même langue, ils ne parleront jamais la même langue. Le dialogue est brisé à la base — Les histoires de tes nouveaux professeurs (puisque c'est ainsi que tu les considères) sont sans doute édifiantes mais (pour dire les choses brutalement) elles ne nous concernent pas. Est-ce que tu t'occupes des mondes qu'il y a sur les étoiles ? — Ariane — Est-ce que tu te sens concernée par eux ?

7

DEUXIEME LEÇON

PRISONNIERE DES TABLEAUX NOIRS EN DEPIT DE LA MUSIQUE

1

PHAM. — Alors musique — pour que les camarades me comprennent — (Le folklore c'est fait pour l'exportation). Tout d'abord : c'est moi Pham le premier du village qui ai vu Xuan. (Quoc

me l'a amené). Qu'il ait pu passer six mois près de nous sans que je m'aperçoive de rien, prouve à quel point Quoc est un homme habile et qui ne laisse rien transpirer de ce qui le préoccupe. Lorsque Xuan est entré dans ma pailote, l'empois du turban, délavé par la pluie, coulait sur sa figure. J'ai voulu le renifler. Il y a eu comme une gêne. Ma pailote était trop petite pour le contenir. — Alors cette musique ?

Musique. Pham chante.

PHAM. —

● L'eau qui tombe et celle qui croupit.

● Le tigre dans sa démarche aux approches du piège qu'il devine.

● Le regard qui semble toujours pointer de derrière un enchevêtrement de lianes.

● L'habitude des troncs gluants — jetés au-dessus des ravins —

● Les serpents et les bestioles qui dans le moindre trou de terre viennent se mêler à nous.

● La pâleur terreuse du paludéen et son besoin de ronger des écorces de quinquina.

● Les sangsues vertes qui tombent des arbres comme une goutte d'eau qu'il faut arracher trois fois par jour — les noires que l'on combat avec la cigarette allumée.

● Cette fébrilité de l'homme qui a perdu le soleil dans ses horaires.

● Cette façon de regarder chaque ami (toujours furtive) avec l'œil qui dit « Qui sera absent au prochain rendez-vous ? ». Xuan était tout cela en même temps.

Fin du chant.

PHAM. — C'est tout cela qui entraine d'un seul coup dans ma pailote. Et tout cela, en même temps, parlait du blocus du sel (et du riz) auquel nous étions soumis.

XUAN. — Pour le manque de sel : récoltez les plantes médicinales que je vous indiquerai et plantez-les autour de Sung-so. En attendant, on brûlera les racines de certains roseaux, dont les cendres sont salées. Il faut aussi trouver des arbres à tanin (le tanin peut remplacer le sel). Pour le manque de riz : plantez du manioc.

PHAM. — Et pour l'autre manque (le sang, les os et les biens volés) ?

XUAN. — La cordillère vietnamienne est déjà la proie des flammes. Sans groupes d'auto-défense, elles nous emporteront. La situation révolutionnaire qui naît des flammes et des cendres nécessite des cadres, des cours accélérés pour militants locaux, des cellules pour se maintenir aux heures critiques. (La lutte armée doit reprendre.)

PHAM. — Nous sommes tombés d'accord.

XUAN. — Il reste encore un manque.

PHAM. — Lequel ?

XUAN. — Les armes.

PHAM. — Musique !

Pham chante.

PHAM. —

● Pièges anti-éléphants, avec une lance qui, décochée, traverse l'abdomen des pachydermes.

● Fosses à tigres où l'on s'empale sur des bambous.

● Mantes religieuses (tromblons actionnés à distance).

● Fusil chanteur (en bambou) à dix mille fins.

● Arbalètes à flèches empoisonnées : une seule égratignure signifie la mort.

XUAN. — Il nous faut au moins une carabine — Une mère carabine susceptible de faire des enfants et de devenir très vite grand-mère.

PHAM. — J'ai dit : je m'en occupe — et nous avons scellé les serments — Xuan enfonce une baguette d'encens allumée dans l'eau.

XUAN. — Grand-père Pham a tranché la tête d'un poulet avec son coupe-coupe.

PHAM. — Nous l'avons fait cuire et mangé tout de suite, car les Vietnamiens des plaines se méfient de la viande crue de nos jarres. Ils l'appellent « viande pourrie », la mangent par politesse et à la fin du repas, se retirent pour aller vomir.

XUAN. — Avant de partir, Pham m'a fait une proposition inattendue.

PHAM. — Tout ce que tu viens de dire sur la ligne à suivre, il faut que tu en fasses de la poésie — de la poésie jarai — Les femmes pourront la chanter en travaillant, et les hommes, sans qu'on leur demande rien, s'habitueront à penser la chose.

Gong.

2

QUOC. — Lorsque Xuan est revenu dans son trou, le tunnel était consolidé avec du bambou.

Xuan termine le tableau commencé sur la face Est, et explique au fur et à mesure.

XUAN. — Il débouche sur un boyau plus grand adossé à la pierre. Pour éviter les risques d'asphyxie en cas d'éboulement, Quoc a planté des bambous qui sortent à fleur de terre et sont cachés au milieu d'énormes racines. Le moment est venu de se donner une autre issue. Au bout de quelques heures de travail je rencontre la pierre. Je dois la suivre. Elle me déporte vers le haut. Au moment de la moisson du paddy je suis de nouveau à l'air libre. Sous cette deuxième issue je creuse un piège à tigre pour donner le change. Le confort entre dans mon trou. Je me sers de feuilles de bananier en guise de boî, de branches comme matelas, de palmes comme couverture. J'ai deux lampes à acétylène, une provision de carburant et je me suis fait deux paires de sandales en écorce. Un ennemi : des vers aussi gros qu'une poussière se mettent sous la peau. Picotements et démangeaisons presque continus (comme la gale). Il faut que je trouve du nylon pour m'isoler, sinon je vais être en sang à force de me gratter.

QUOC. — Pham m'a amené chez Ngo. Sa femme (une Vietnamiennne de Saigon qu'on appelle « la Française » à cause des ancêtres de son mari) nous a offert une noix de coco en signe de bienvenue. Pham a dit :

PHAM. — Les tribus sont harcelées par les soldats. Il ne faut pas que nos hommes meurent plus vite que ne naissent les enfants.

QUOC. — Ngo a répondu : Des buffles à l'entrave peuvent-ils lutter contre le tigre ? Non, il faut qu'ils perdent leur entrave. Et Pham a dit :

PHAM. — C'est bien vrai.

QUOC. — Nous nous sommes retirés. Le clan n'a pas intégré Ngo et sa femme — Pour tous ils sont les « Français » — Que les rays de Ngo soient ceux qui produisent le plus (avec des méthodes qui n'ont plus rien d'ancêtre) n'arrange pas les choses. Sung-so a été couvert de tracts expliquant qu'il fallait abattre les tyrans.

Xuan efface ce qui est inscrit sur le tableau noir de la face Nord. Il trace un second croquis sur lequel il s'explique au fur et à mesure.

PHAM. — Chaque nuit, Xuan tape comme un marteau sur les trois mêmes choses : introduire l'hygiène, améliorer la production, rationaliser la chasse. Par moment, c'est pire que de s'enlever le cerveau pour mettre des crayons (qui n'écrivent pas) à la place.

XUAN. — Le jour (en prévision des événements) je commence un autre trou. De nouveau je rencontre la pierre. Selon mes calculs, elle doit descendre. Je la

3

TROISIEME LEÇON, POUR PASSER DU COURS MAGISTRAL AUX TRAVAUX DIRIGES

1

PHAM. — Xuan !

Gong répété.

QUOC. — Frère Xuan ! La future Grand-mère carabine est une faiseuse d'embaras.

Xuan bondit.

XUAN. — Vous avez une carabine ?

PHAM. — En puissance. Nous avons invité les soldats à boire le chum-chum. Ils sont tous saouls. Ils dégueulent et ronflent un peu partout. C'est le moment de prendre les armes, mais le clan a peur des représailles. La fête continue. Que faire ?

ARIANE. — Mais (papa !) il y a toute la souffrance de la Terre au Vietnam. (C'est par elle que nous existons à travers les autres).

JEAN. — Les massacres transportés à 14 000 kilomètres de distance (par bélingramme la plupart du temps) ne servent qu'à donner bonne conscience. Une lame pour l'intérieur, un billet de banque pour l'extérieur — et ta guerre lointaine se gèlera dans le cycle des devoirs satisfaits. — Entre un cours magistral et un autre cours magistral, quelle différence ?

ARIANE. — Il doit y en avoir une.

Gong répété.

4

ABONNEZ-VOUS

Bulletin d'abonnement à renvoyer à ACTION, 52, rue Galande, PARIS (5^e)

NOM Prénom

Adresse

(Prix : 15 F, par chèque ou mandat-lettre au C.C.P. : S.N.E.-Sup. 7544-66 Paris en mentionnant « Abonnement ACTION ».)

5

XUAN. — Rien — A part vos familles, personne ne sait pourquoi il doit prendre les armes aux soldats.

QUOC. — Ne rien faire est une erreur. C'est en labourant que ma femme a apprise à tenir un ray.

XUAN. — Avec les repréailles — les quatorze mois de travail déjà commencés ne seront plus que de la poussière.

PHAM. — L'honneur m'interdit d'être d'accord. Dans cette affaire je perds la face et six jarres de chum-chum.

XUAN. — Que les femmes et les enfants descendent à Le Tanh chez les autorités du district en demandant leur protection sous prétexte que le chum-chum bu par les soldats leur fait craindre le pire. Pendant ce temps essayez de récupérer chez les plus saouls des munitions (elles serviront plus tard). Si les fusils restent, ils ne penseront pas qu'elles ont été volées. Ils penseront qu'ils les ont perdues.

Gong.

2

QUOC. — Le stratagème n'a pas marché. Une patrouille est revenue avec les femmes, mais l'affaire a failli tourner au tragique.

PHAM. — Le comble c'est que deux soldats n'ont plus retrouvé les armes que nous ne leur avons pas prises. Ils ont été maltraités devant tout le village rassemblé. Après quoi chacun a eu sa part de coups de crosse. Les hommes et les buffles ont résisté. Mais deux cochons sont morts. Les enfants ont été amenés à part, pour qu'ils révèlent ce qu'ils savaient. Personne ne savait rien. Ngo a parlé. Au bout d'une heure de discussions pendant laquelle nous avons craint le pire, Ngo et les soldats sont partis au district.

QUOC. — On dit que Ngo a été contremaitre près de Hanoi pendant la colonisation.

PHAM. — Ici il ne s'occupe que de son travail. On parle beaucoup de sa femme qui vient de Saigon, mais peu l'ont vue. Chez nous les hommes sont bûcherons, défricheurs et chasseurs, les femmes s'occupent du bétail, et cultivent le ray. Ngo fait tout. Sa femme ne fait rien. On l'appelle « La Française ».

Gong.

3

ARIANE. — Le cours ne sera plus magistral — je serai la Française arrivée un soir de Saigon — Le lycée commence aux huttes sur pilotis, aux toits recouverts de feuilles de palmier tressé, aux parois de tiges de bambous fendus. Le petit cours d'eau sur lequel il se construit, remplacera les cours sur la langue maternelle. Sous les pilotis grognent les porcs et soufflent les buffles (Je m'occupe d'eux). J'aurai le bracelet en cuivre du clan, la blouse aux couleurs et aux broderies du clan. Je mangerai la viande de gibier crue — Lorsque je serai triste, je mettrai un rameau au-dessus de ma porte, pour rester seule. Lorsque je serai heureuse je débouchai dans des clairières plantées de gigantesques herbes duvetées — et je vieillirai en fonction des rays cultivés par la tribu.

Gong.

4

PHAM. — Ngo est resté deux jours au district. Il est revenu en disant « J'ai sauvé le village, mais je ne le sauverai pas deux fois. Un bon conseil, tenez-vous sur vos gardes » — Sur ses pas sont arrivés les soldats, ils ont emmené Quoc.

Gong.

5

XUAN. — Qui a pris les deux carabines, oncle Pham ?

PHAM. — Je ne sais pas.

XUAN. — Soupçonnes-tu quelqu'un ?

PHAM. — Personne — Mais dans le clan on dit que c'est la Française.

XUAN. — Pourquoi la Française ?

PHAM. — Parce qu'elle est la femme de Ngo.

XUAN. — Pourquoi aurait-elle fait cela ?

PHAM. — Parce que les nouveaux venus, n'ont jamais été admis par le clan.

XUAN. — Quoc est arrêté. Il faut que je m'éloigne.

PHAM. — Alors suis le chemin des sangliers (à travers jungle et champs) en évitant les pistes. C'est un trajet de pentes et de crêtes. Mais si tu suis toujours le Nord, tu arriveras (avant le soleil) sur un mamelon dénudé. A flanc, il y a une maison isolée, celle de Pho. Tu lui présenteras mon bracelet — et il se mettra à ta disposition pour la nourriture. Dis lui qu'il te fasse passer par les rizières qu'il a serties dans la jungle. De là tu entreras dans la montagne en suivant un ruisseau. C'est rempli de grottes, tu pourras attendre. Pho nous servira de liaison.

Gong.

6

XUAN. — Avant de partir, j'ai vu la Française. C'est une Vietnamiennne de Saigon. Elle a l'air très fragile.

JEAN. — Alors Ariane ? (Te voilà abandonnée ?)

ARIANE. — Je serai quand même la Française.

Gong.

7

XUAN. — Pendant toute la nuit je fais le sanglier — et je me remouline, le matin venu au sommet du mamelon (en plein brouillard). J'avance à l'aveuglette vers l'endroit où doit se trouver la maison de Pho. Et je tombe à quelques mètres des soldats en train de la metre à sac. Pho est maintenu les bras en l'air devant son buffle. Je m'aplatie, et rampe sur plus de cinq cents mètres pour atteindre la forêt. Je trouve une caverne mais pas de nourriture. Deux heures de recherches. En vain. Epuisé, je fais cuire des fleurs de bananier sauvage dans l'eau salée jusqu'à ce que disparaissent toute trace d'un jus noir et visqueux particulièrement âcre. Malgré la fatigue, les brûlures d'estomac m'empêchent de dormir.

Gong.

8

XUAN. — J'aurais peut-être dû parler à la Française. Seule nourriture aujourd'hui — des ananas sauvages et des racines.

Gong.

9

XUAN. — Bagarre contre les nuages. L'essaye d'étrangler mes tristesses. Qu'elles n'empêtent pas sur ce que j'ai à faire.

Gong.

10

XUAN. — Plus d'ananas sauvage. Des racines seulement. Les pièges n'ont rien donné. Demain je tenterai d'aller chez Pho (s'il n'a pas été arrêté).

Gong.

11

XUAN. — Impossible de me déplacer. Le moindre geste est douloureux. Boire de l'eau pour couper la faim. Crise de paludisme.

Gong.

12

XUAN. — Le corps refuse tout service. Je crains l'araignée qu'il y a dans la maladie, elle voyage dans le passé. Tous ses fils font et défont les trajets d'un regard et d'un corps (ma femme). Femme-d'ancien-Vietminh torturée (sans doute) jusqu'à ce qu'elle appose l'empreinte de son pouce sur une déclaration de divorce (Beaucoup de suicides, d'autres au bague, à Poulo Condor). La mienne : aucune nouvelle.

Quand l'araignée n'est pas là, c'est une morte.

(Comme au théâtre celles qui montent droit au ciel — avec le titre de déesse). Les fils de l'araignée la retissent vivante — et en paix avec un autre homme. Je suis seul, et j'ai une femme double. Impossible de s'en défaire. Tristesse sèche, stérile. Les vomissements emportent tout, même la tristesse.

Gong.

13

QUOC. — Quatre jours. Ils m'ont gardé quatre jours — un jour, avec autant de coups sur le cul que d'étoiles dans le ciel. (J'ai perdu connaissance.) Un jour pour l'interrogatoire — Ce deuxième jour a ajouté des souffrances mais aussi une joie dure comme la mâchoire d'un tigre : j'ai été plus fort qu'eux. Deux jours sans même un bol d'eau de riz. Après quoi ils m'ont relâché. J'ai eu la chance de rencontrer Mynh le sampanier qui m'a ramené à Sung-so. Je pense que derrière mon arrestation il y a Ngo : il a dû donner mon nom, pour que mon cul enflé pousse le clan à la méditation. Xuan n'est pas revenu. Phum est parti chez Pho par la piste des sangliers pour avoir des nouvelles.

Gong.

14

PHAM. — Pho n'a pas vu Xuan. Près des rizières de la jungle, un homme que la tribu ne connaît pas a été enlevé par un tigre. Pho pense que c'est lui.

Gong.

15

QUOC. — J'ai retrouvé les deux carabines. Les coupables sont mes propres enfants. En attendant d'établir les contacts, nous les laissons jeunes filles. La raclette que j'ai prise m'a fait vieillir de dix ans.

Gong.

16

XUAN. — Dans la nuit un avion-oiseau-de-proie survole la jungle. Soudain il parle : « Frères, laissez le fusil et rendez-vous au comité d'accueil des forces gouvernementales. Votre vie est garantie. Abandonnez la rébellion et rejoignez nos rangs. » Je saute et je ris tout seul dans la nuit. La bande magnétique de l'avion-oiseau-de-proie m'apporte l'annonce que l'exemple du Quang Ngai est en marche. Le peuple ne se défend plus, il se bat. Cette nouvelle me pousse jusque chez Pho (l'ami de Pham), où je mange. Sur la piste des sangliers ont été lancés de faux billets de cinq piastres invitant à la désertion. — Une ligne en caractères gras précise qu'ils tiennent lieu de laissez-passer. A tout hasard, j'en garde un. Etant donné ma faiblesse, en cas d'arrestation, il me permettra d'aller étudier de près les installations de l'ennemi.

Gong.

17

QUOC. — Xuan est dans son trou. Il est revenu pisseux, rance, fantomatique. Je ne l'ai pas reconnu. Nous avons décidé de l'alimenter jusqu'à ce qu'il redevienne un homme. Pham lui transmet directement la nourriture par le trou creusé sous l'autel des dieux tutélaires.

XUAN. — De l'autel des dieux tutélaires, j'ai vu la Française. Son mari est suspect. Dans mon trou, j'ai trouvé les deux carabines soigneusement enveloppées. Tout me paraît soudain compliqué. Quelques fils d'araignée doivent encore être suspendus derrière mon regard (et ma façon de voir les choses).

JEAN. — Ariane ? (Tu entends ?) Le combat contre l'araignée c'est le privilège d'un certain âge (et je pense même d'une certaine génération). Pour toi, pour tes camarades, ce ne peut-être qu'un visage dérisoire. Mais il suffit à te barrer toutes les pistes qui mènent à Sung-So. Tu ne pourras jamais être la Française, car si tu rencontres Xuan sur les routes des Hauts Plateaux, tu en arriveras à le trouver pas-assez-révolutionnaire dans ses rapports avec l'existence (et peut tout dire, un peu envie de faire, il ne représentera plus ton envie de créer.

ARIANE. — Qu'est-ce que tu continues à défendre, sur les Hauts-Plateaux ? — Qu'est-ce que tu continues à défendre de toi ?

Gong.

QUATRIEME LEÇON POUR SE CONFIER AUX BAMBOUS D'AERATION

1

PHAM. — Hier Xuan s'est mis à imiter les marchands ambulants de la plaine (Jus de coco ! Canne à sucre !) Mauvais signe.

XUAN. — C'est pour me donner l'impression de flâner sur les trottoirs de Saigon (Rassurez-vous !)

QUOC. — Je pense qu'il a besoin d'un bon rôti de chien pour se remonter. Je lui apporterai le chien de Ngo (le mieux nourri du village).

XUAN. — Saigon est une étoile transhumante. Peut-on quitter une étoile transhumante ?

ARIANE. — Est-ce à la Française que vous vous adressez ? Peut-elle, là où elle se trouve, vous répondre ?

Gong.

XUAN. — Lorsqu'on embrasse un tronc, le côté où l'écorce est chaude, c'est celui du couchant.

ARIANE. — Peut-elle vous répondre : je suis sur les Hauts-Plateaux pour que l'écorce chaude soit aussi au levant. A Saigon, à Paris, à Milan, à Berlin, les invités d'un soir interrompent leur conversation (un verre de shisky à la main) pour voir naître sur la table les incendies de la guerre — et ils montrent un certain agacement si le maître d'hôtel ne débarrasse pas assez vite.

XUAN. — Le petit enfant de Saigon regardant les officiers (d'au-delà les mers et les terres) boire des alcools glacés, à la terrasse des bars de luxe — l'avez-vous vu ? L'avez-vous vu renversant d'un seul coup la table sur eux et prenant la fuite ?

ARIANE. — (Je ne l'ai pas vu.)

XUAN. — Ce petit enfant c'était moi. (D'autres le sont devenus par la suite et ils ont renversé les tables sur d'autres officiers). C'est ce petit enfant que je cherche. (Il détient le secret de toutes les araignées) celles de la forêt, et celles qui se promènent dans la maladie.

ARIANE. — Je ne l'ai pas vu. Mais un peu partout dans le monde, il y a des policiers qui l'attendent, matraque à la main. Il l'attendent, droits comme des poteaux d'exécution pour le conduire au milieu d'un demi-cercle de sacs de sable — là où ses frères ont déjà succombé.

XUAN. — La terreur que le petit enfant inspire se mesure en kilomètres de barbelés.

ARIANE. — Le barbelé est partout présent dans le monde. Que faire (Xuan) ? — Une femme peut-elle dire : je serais ce que le petit enfant voudra que je sois ?

XUAN. — Le petit enfant devenu clandestin peut-il dire : demain nous remplirons la forêt — et nous serons ce que les pères blancs appellent des dieux païens ?

Gong.

2

XUAN. — La Française n'a pas rempli la forêt (Ce ne sont que conversations que je rêve d'avoir avec elle). Peut-être l'aurais-je ? Mais après la victoire.

Gong.

3

QUOC. — Si notre génération ne peut aller jusqu'au bout, nos fils et nos petits-fils y parviendront. Ils arracheront le résultat final de ces jungles brûlées, de ces rizières mortes, comme on arrache des pensées de la tête d'un éléphant. — Mes deux fils sont de vraies arbalètes. Ils ont ramené de la dynamite et des détonateurs. Comment ? Je n'ose les interroger de peur de perdre la face — Jusqu'à présent ils m'ont considéré comme l'homme d'avant-garde de Sung-so. Ça ne va pas durer longtemps. Lorsqu'on regarde les enfants de trop près, ils vous obligent à vous sentir vieux (tout en rajeunissant). C'est difficile de s'y retrouver.

Gong.

4

XUAN. — Sur la grand-route : une barricade. Au sommet de la barricade, un écriteau : « Frères vietnamiens, laissez donc les Américains impérialistes détruire ce barrage. » Les fantoches ont obéi. Mais l'instructeur américain, très sarcastique, a enlevé la barricade. Elle était piégée avec de la dynamite. Il a sauté.

PHAM. — C'est notre premier fait d'armes. Trois soldats ont déserté avec leurs fusils. Les fils de Quoc les ont retrouvés sur la piste de Le-Tanh.

Gong.

5

QUOC. — Mes deux fils ont besoin d'une rallonge : il leur faut une carabine.

XUAN. — Pour quoi faire ?

QUOC. — La liaison — Ils y ont droit — Ce sont eux qui ont retrouvé les contacts. Ce sont eux qui ont apporté la dynamite.

XUAN. — Ce sont eux qui ont pris les deux carabines.

QUOC. — (J'allais l'oublier). C'est quand même un exploit.

XUAN. — Tout dépend du moment où l'exploit se réalise.

QUOC. — Les masses ont besoin de carabines — Si tu ne suis pas les masses, comment veux-tu qu'elles te suivent ?

XUAN. — Il a l'air aussi buté qu'un sorcier en train de chanter au-dessus d'un œuf. Nous avons maintenant cinq fusils et carabines. Je lui cède un fusil.

Gong.

6

QUOC. — Les desseins de la forêt sont insondables. Un éléphant isolé est venu coller son œil sur le canon du fusil de mes enfants pendant qu'ils faisaient la liaison. Le coup est parti.

XUAN. — Quoc a pu ramener au village une tonne et demie de viande. Les os chauffés à feu très doux donneront deux cents litres de graisse. C'est la joie dans le clan. Difficile d'aller contre. Je crains d'être débordé par Quoc et ses fils. Il faut que j'ai une explication très franche avec eux.

Gong.

QUOC. — Pour la première fois, Xuan a parlé devant plus de la moitié du clan réunie dans une clairière.

PHAM. — Mon neveu Myn-long a présenté des flèches avec du soufre dans la queue (qu'on enflamme avant de tirer). Au nom du napalm du pauvre, Xuan l'a félicité.

XUAN. — Maintenant que soldats et instructeurs américains sont sur les dents, il faut construire des pièges authentiques en même temps que de faux pièges. — Ces derniers seront réparables et lorsqu'on voudra les éviter, on tombera dans un vrai.

ARIANE. — Xuan, j'attendais le moment où vous apparaissez dans la clairière (peut-être pour devenir une déesse païenne, moi aussi).

Jean secoue la tête.

JEAN. — Mauvaise maladie que d'être toujours dans un endroit autre que celui dans lequel on se trouve. — Ariane, quand tu te trouves à Paris, Strasbourg existe-t-il ? Lorsque tu n'as pas vu quelqu'un de la journée, ce quelqu'un existe-t-il ? Certes, je schématise, mais le schématisme au point où nous en sommes n'est pas pour nous faire peur. — Pourquoi s'attacher aux choses qu'on ne peut pas utiliser ?

ARIANE. — La Française n'était pas dans la clairière. Mais moi j'y suis.

JEAN. — Y serait-elle allée qu'elle n'aurait apporté que des miettes d'elle-même. Au nom de quelle idéologie cracherait-elle sur un homme avec qui elle a vécu, partagé le bol de riz, et auquel elle s'est donnée tout entière ?

PHAM. — Rien ne reste à la place où on l'a mis. On ne peut faire confiance aux choses matérielles (à plus forte raison les autres). Il faut toujours les rattraper.

JEAN. — Peut-être. Mais puisqu'il s'agit d'hommes luttant contre la destinée. Ngo n'a-t-il pas quitté toute sa vie ? Il a quitté le Nord parce qu'il n'était pas d'accord avec le nouveau gouvernement. Déraciné, il aurait pu s'étendre dans le Sud. Mais, non, il est reparti à zéro, se battre contre la terre des jungles, se battre pour que la moisson pousse. Si la Française l'aime, elle a raison de le suivre. Ariane est peut-être dans la clairière mais ce qu'aime Ariane, c'est une image d'elle-même — apaisée.

PHAM. — Est-il possible d'être en paix, si une injustice, une seule injustice se promène à travers le monde ?

JEAN. — Il y aura toujours des injustices.

QUOC. — Peut-être faudra-t-il toujours combattre ?

ARIANE. — Mais le combat sépare !

JEAN. — Solitude militante ou solitude bourgeoise c'est toujours le même homme coupé de la Création — et prisonnier de ses propres créations.

ARIANE. — Papa ! Il y a de l'inutilité dans ta solitude, dans ta coupe de cheveux pour faire jeune, et dans ton footing dominical pour te maintenir un corps toujours prêt à la briser.

Gong.

7

XUAN. — Que pouvait penser Xuan dans son trou ? Que pouvait confier Xuan à ses bambous d'aération ?

Il chante.

XUAN. — Pourquoi Xuan, participant à la libération d'un village, ne se dirait-il pas : j'ai ouvert les chemins pour celle qui vient de Saigon, tirant avec la plus jeune de nos carabines, ne se dirait-elle pas : c'est le futur de Xuan que je cloque sur le paysage, comme une banderolle.

L'amour se joint là où nos frères se libèrent.

Ils regarderont la même colline là où la terre brûle.

Et l'incendie monte.

Même séparés, la colline les réunira. Et s'il se rencontrent à son sommet Ce sont deux soleils qui se joindront.

Que peut confier Xuan à ses bambous d'aération ?

Fin du chant.

XUAN. — Lorsque le Vietnam aura gagné, il n'y aura pas cessation des hostilités — il y aura une image plus grande de l'homme en marche à travers la terre et qu'il faudra défendre.

CINQUIEME LEÇON PREPARATOIRE AUX TRAVAUX PRATIQUES

1

QUOC. — Ils ont lancé des défoliants. Les arbres de la forêt semblent avoir résisté, les nôtres (ceux que nous cultivons) et sont tous passés.

ARIANE. — (Jour de tristesse pour les époux venus de Saigon). Ils ne doivent pas comprendre pourquoi on s'est attaqué à leurs terres.

QUOC. — Les jeunes bananiers sont morts. Sur les autres, les fruits sont devenus d'un seul coup très gros puis sont tombés à terre à demi-pourris. Les cocotiers ont perdu leurs noix.

ARIANE. — (Pauvres époux venus de Saigon), ils vont certainement descendre à Le-Tanh demander des explications. A moins que Ngo ne descende seul en vertu du principe que chaque couple est un éphémère. Il passe des années à l'état de larve, et lorsqu'il prend vie, il ne dure pas plus de vingt-quatre heures. — Xuan, un éphémère remplace l'autre ! La Française l'attendra chez elle pour qu' (à défaut de la forêt), vous remplissiez la hutte sur pilotis de Ngo. — Peut-être de votre rencontre va éclore une luciole (ma première luciole de la nuit) Xuan ?

QUOC. — Xuan est dans son trou. Les ratissages ont recommencé.

XUAN. — Un camarade venu de la plaine pour faire la liaison m'apprend que les deux fils de Quoc (et les trois déserteurs) sont pris. Peut-être en ce moment sont-ils déjà morts. Il vaut mieux que Quoc ne sache pas encore.

Gong.

QUOC. — Les soldats sont arrivés par le nord du village. Là où nos pièges étaient les moins équipés. Surprise totale. Xuan a tout juste eu le temps de disparaître sous l'autel des dieux tutélaires.

PHAM. — Tout le village a dû se rendre sur la place. Nous sommes restés une heure debout à attendre pendant que les soldats fouillaient les pailloles et tuaient une partie du bétail. Après quoi l'officier nous a annoncé que nous devions abandonner le village pour être regroupés dans des hameaux stratégiques où nous serions protégés des Vietcongs par les soldats. Quoc leur a répondu comme un chef de tribu.

QUOC. — Les éléphants de notre troupeau n'aiment pas la discorde. Une querelle avec nos femmes, une dispute avec nos fils — ils s'en vont boudier dans la forêt. Il faut alors les brosser, les calmer, leur souffler dans la trompe pour qu'ils acceptent de revenir. Si après leur apprentissage on les maltraite ils disparaissent à tout jamais. Pourquoi les tribus Jara se refusent-elles ce que l'éléphant de leurs troupeaux s'accorde ?

PHAM. — Nous nous sommes tous sentis derrière Quoc. L'officier a dit que puisque Quoc voulait être traité en animal, satisfaction lui serait accordée — et il a donné l'ordre de le battre. — La femme de Quoc est sortie des rangs. Elle est allée vers l'officier. Elle a reçu deux balles dans la tête, et elle est morte. Quoc l'a rejointe alors qu'on continuait encore à le battre. Après le départ des soldats, ceux qui sont venus au meeting de Xuan dans la clairière, ont tous fait le serment de ne pas aller dans les hameaux stratégiques.

Gong.

3

XUAN. — Journée accablante. Les nuages se traînent à ras de terre. Je n'en sors pas. Les nuages sont remplis de Quoc, de ses enfants, de sa femme. Une famille entière engloutie en deux jours. Tout à Sung-So me parle d'eux.

Gong.

4

PHAM. — Xuan nous a proposé de nous retirer dans la jungle, de nous y implanter pour échapper aux hameaux stratégiques. Plus de la moitié du village a refusé.

XUAN. — Ils ne veulent pas se séparer des forêts où poussent les arbres rituels dont ils se servent pour fabriquer des cercueils. Je leur dis que les soldats les amèneront quand même. Ils répondent : on verra bien.

PHAM. — J'ai pris à part Xuan, pour lui dire — Ngo est condamné.

XUAN. — Vous avez des preuves ?

PHAM. — Il est descendu à Le-Tanh sans nous consulter.

XUAN. — Ce n'est pas une preuve. De plus il est embarqué sur le même sampan que vous.

PHAM. — Non, ce n'est pas le même !

XUAN. — Je plaide le doute encore. Une leur ironie s'allume dans les yeux de Pham. Je m'arrête aussitôt : il pense que je suis sous le charme de la Française.

Gong.

5

PHAM. — Ngo a été massacré. Au coupe-coupe. La Française a été protégée. Par moi — Elle a vécu l'épreuve avec la plus grande dignité. Mais le problème demeure. Avec ce qui s'est passé, elle ne peut plus rester au village. Si elle part, elle nous amènera fatalement les repréailles des soldats. Que faire ?

Gong.

6

ARIANE. — Peut-on croire que la vie a un sens étranger à ce que les hommes peuvent rêver en elle ? Peut-on croire que Xuan va sauver la Française ? Et que tous deux finiront entrelacés dans les motifs de tissage des tribus, comme symbole des années où la fureur et la fraternité brandissaient les mêmes armes ?

Gong.

7

PHAM. — Nous voila enchaînés aux objets visibles — et tout ce qui pourrait faire la merveille du jour n'est qu'un appel à continuer le massacre.

Gong.

8

XUAN. — Il ne peut y avoir d'autre problème personnel pour moi que celui d'un village qui veut se défendre. Je distribuerai les armes que les enfants de Quoc ont récupérées.

Gong.

9

JEAN. — Ariane, toi qui crois vivre à Sung-so aurais-tu pu faire comme la femme de Quoc ?

ARIANE. — Peut-être la Française sait-elle qu'elle ne pourra jamais le faire — Donner l'illusion de réaliser quelque

chose, jusqu'à ce qu'elle puisse le croire, elle aussi (Ariane, ou aller ?) LES TROIS VIETNAMIENS. — La où le crime a été consommé.

Gong.

10

XUAN. — Cinq buffles éventrés, un porc écabouillé et deux éléphants qui n'ont pu prendre la fuite vont cramer eux aussi. Le feu vient du grand amas de paddy dont la base est déjà en cendres. Presque nu, un bras ensanglanté, la barbe brûlée, Pham court dans tous les sens essayant de sauver quelque chose. Il n'y a plus rien à sauver. Les pailloles n'existent plus. Tout est calciné. En quelques minutes les arbres, les clôtures, les provisions ont été anéantis. Là où était Sung

Le Centre Universitaire Expérimental de Vincennes : un gadget pour révolutionnaire

Action et l'A.G. Vincennes ont levé le lièvre. Désormais les étudiants n'auront pas à s'inscrire sans savoir à quoi, pourquoi, où. Articles dans Le Monde, dans l'Observateur, un petit coin du voile est soulevé. Que celui qui veut en savoir plus lise la jolie description ci-dessous d'un plan de mise sous cellophane du mouvement : Vincennes, ou univers pasteurisé de la contestation en chambre.

C'est avant tout une opération politique : il s'agit de récupérer le mouvement étudiant, quitte à en acheter une partie à coup de gadgets et à en berner l'autre à coup d'enseignants P.C.F. La phrase révolutionnaire facilitera la digestion bourgeoise. Edgar Faure espère

Mai aurait-il construit une nouvelle sensibilité qui, après tant d'années d'activité stérile et stérile de la pensée bourgeoise, permettrait à la classe dominante d'effectuer une analyse pertinente de son avenir ? La politique bourgeoise reste au pouvoir, certes, mais les étudiants en sont l'éducateur.

La bourgeoisie laisse choir les intellectuels bourgeois qui composaient sur le registre de la pensée académique. Elle se tourne vers les nouvelles forces de production en vue de se renouveler : Participez, please ! Nous refuserons le coup déjà joué aux ouvriers par l'institution du syndicat et la politique sectorialisée.

Les « Libéraux », ceux qui ne cessent d'avaloir les productions de leur propre savoir, se voient abandonnés. Apparemment les valeurs culturelles si difficilement par eux construites s'écrouleraient ! Alors, ils attaquent. Il suffit de lire *Libertés universitaires* (notons le pluriel), revue bimensuelle d'information, n° 1, 10 octobre 1968. Dans un article sur « La situation dans les facultés des lettres » nous pouvons lire : « A l'heure actuelle le contexte politique est extrêmement défavorable en raison de la politique du ministre et de ses conseillers (...) qui semblent systématiquement favoriser les ennemis du régime. »

A propos de Vincennes, notre présente préoccupation, citons le paragraphe en entier : « Cette "université populaire" est ouverte en permanence jusqu'à minuit. Vendredi soir une réunion non annoncée a rassemblé des assistants et des maîtres-assistants pour la quasi-totalité S.G.E.N. et S.N.E.Sup. Les cinq premières nominations connues en histoire sont celles de cinq gauchistes orthodoxes, notamment celle de Bruhat, adjoint de Las Vergnas, et de Willard de Nanterre. »

On comprendra mieux l'étonnement non caché des futurs professeurs de Vincennes quand, dans l'amphi Riche-lieu, le 6 dernier, quelques étudiants leur ont demandé ce qu'ils espèrent faire à Vincennes, compte tenu de mai. On s'aperçoit qu'ils n'en tenaient pas compte. « Rouges » pour les attardés de l'extrême-droite roses pour le ministre, la plupart des enseignants se firent neutres et blancs devant les étudiants.

A Antony c'est pire : « L'influence prédominante sera exercée par deux "responsables" du S.N.E.Sup., membres du bureau et appartenant à la tendance "ultra-gauchiste", Culioli et Bresson. Ils ne cachèrent pas leur intention de faire de cet établissement une nouvelle base rouge, qui aura pour eux l'avantage de toucher les étudiants de sciences jusqu'à relativement peu contaminés. » Et *Libertés universitaires* de conclure pour Paris : « Avec Nanterre, Vincennes et Antony, c'est donc une véritable ceinture de "bases rouges" qui entourera Paris. »

Quand nos analyses nous mènent à dire que le rapport de forces s'il n'est pas entièrement en notre faveur est au bas mot en équilibre instable, nous sommes en deçà de la vérité ! Nos libéraux donnent une analyse politique qui laisse pantoufle, leur version européenne de la stratégie de Mao : l'encerclement des villes par la campagne donne l'encerclement des villes par les Universités rouges, ce qui montre, s'il en était besoin, la sénilité de leur pensée et de leurs analyses. A les en croire il nous suffirait de nous installer dans les fauteuils de nos bases, d'élaborer nos stratégies de renversement du pouvoir politique et économique actuel. Passons sans tarder à l'action.

Mais qu'est-ce que ces nouvelles créations ? La privation de l'information à ce propos est effective. Tout commence bien pour être rouge en rêve...

VINCENNES, L'UNIVERS DE LA REVOLUTION SOUS CELLOPHANE

Château de Vincennes, terminus. Je descends. La faculté est loin du métro, m'a-t-on dit. Tiens un autobus en direction de la fac.

Commencement d'une vie universitaire nouvelle. Pour elle j'ai combattu, voilà mon dû ! Près du bois quelques bâtisses. Un centre d'accueil (je ne serai pas perdu ! est-il politique ?), de quoi me fournir en cigarettes, en journaux et je peux téléphoner et envoyer des lettres, je ne suis pas coupé du monde. Une allée, un bosquet sur ma gauche sur une pelouse. Le calme. Six bâtiments bas destinés à l'enseignement. On me dit que ce centre possède 50 salles de 25 m² environ pour le travail en petit groupe, une cinquantaine de salles de 40 m² environ pour les rapports inter-groupe ou travail en groupe élargi, une douzaine de salles de 60 à 90 m², quatre amphithéâtres de 170 à 200 personnes et un (un seul) de 500 personnes d'où impossibilité d'une A.G. de la totalité des 7 000 étudiants prévus.

Rassemblant mes connaissances acquises en dehors de mon ancienne fa-

culté, je vois tracé sur le terrain les acquis de la pédagogie institutionnelle, j'y vois l'application matérielle des principes de l'autogestion. Ma certitude va grandissant. Il y a une crèche (600 m² avec personnel et jardin) comme le souhaitait le ELLE d'après les événements; un restaurant de 1 400 places (2 unités de 700) prévu de façon à accueillir aux repas des gens extérieurs à la faculté; une cafétéria bien insonorisée et mobilier ultra-confortable; des salles de rencontre enseignés-enseignants (petites, 40 m², donc calmes, propices...); une salle dite de compréhension où l'on passe du matin au soir des films en langue étrangère, sièges confortables; un atelier accueille les étudiants en vue de créations diverses auxquelles ils ne sont pas accoutumés, on y fait de la sérigraphie, afin que le monopole créateur des artistes soit entamé; des salles d'activité politique et syndicale sont réservées

ensuite diffuser le modèle sur les autres facs.

Derrière l'opération charme, l'opération prestige. On veut restaurer l'autorité universitaire. Les cours magistraux sont morts en mai ? Qu'on les remplace par des « équipes » ! Plus d'examens terminaux ? La notation permanente ! Coïncé sous l'autorité quotidienne d'une équipe d'enseignants formée derrière son dos, l'étudiant, espère-t-on, ne contestera plus.

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre les professeurs : le corps enseignant se casse chaque fois que le mouvement prend l'offensive. Les premiers objectifs sont fixés en commission, dans l'esprit des 21 conditions : — postes d'assistants et heures supplémentaires

La théorie ne s'arrête pas là. Il était de coutume en bonne société bureaucratique que la surface réservée à l'administration soit grande et majestueuse, c'est la seule tour (le Signal) de Nanterre, elle fut, d'ailleurs occupée. Ici 5 % seulement de la surface de plancher, ce qui est presque quatre à cinq fois moins que de coutume. Il était, au début, question d'une inscription continue qui supprimerait les heures de pointe d'inscription et combattrait le numérus clausus; un contrôle permanent des connaissances (qui n'est pas la « notation permanente ») dont les modalités d'application étaient laissées à chaque unité et permettait, quand l'enseignant contribuait à tels ou tels travaux, un échange de connaissances largement suffisant pour qu'on n'ait plus à surcontrôler les étudiants. C'est sans doute abandonné ! Pas assez embarcadant.

Un solide service ronéo armé d'offset permet de faire face à la né-

cessité de circulation de l'information, complété d'un atelier de création par les procédés d'impression nouveaux et souples, 4 petits amphithéâtres équipés de 2 projecteurs 16 mm et 2 35 mm, d'un appareillage de traduction simultanée pour permettre les rencontres internationales, celui de 500 places d'un 35 mm sonore, celle salle et une de 170 places se transforment en lieu de théâtre.

Un solide service ronéo armé d'offset permet de faire face à la né-

« en blanc », les étudiants nommant qui ils désirent à ces postes critiques — Rapport exigé de chaque « équipe » enseignante expliquant les leçons qu'elle tire de Mai en ce qui concerne le travail qu'elle espère organiser à Vincennes — Ouverture dès la fin des travaux, sans atermoiements administratifs, de la fac en vue d'une semaine (ou quinzaine) de discussions sur le même sujet. — Intégration à Vincennes de Beaux-Arts Architecture (revendication des étudiants d'archi.). **Assemblée générale Vincennes à la Sorbonne, mercredi 13 à 17 heures.** Les lycéens qui ne confondent pas le rouge et le rose bonbon y viendront refuser un avenir préfabriqué par Edgar Faure.

Economie politique; 6. Langues. Les cinq pôles verticaux seraient recouverts par trois niveaux horizontaux : initiation à l'information (avec machine) et aux mathématiques pures et appliquées; initiation à la pédagogie; initiation institutionnelle (droit, sciences économiques et politiques, administrations). Serait adjoint aux pôles verticaux un département art et une unité d'enseignement et de recherche d'urbanisme. Le tout axé sur l'étude du monde contemporain, 1850 date limite. Peut-être pense-t-on qu'en offrant en contemplation les luttes ouvrières du XIX^e siècle on aura rempli une sorte de contrat politique avec les enrégimés qui ainsi, repus de sciences subversives feront de remarquables cadres de la stabilité capitaliste. Ou bien opérer une dilution de la contestation ? Ce ne sont là que prévisions et nous nous doutons que de grands coups de bélier seront donnés afin d'éliminer des ouvertures non traditionnelles.

Nous n'avons pas à ce niveau à nous substituer aux choisisseurs; nous ne limitons pas notre action à savoir s'il faut ceci plutôt que cela; nous n'avons pas à tenir compte des gifles que se distribuent gratuitement et publiquement les docteurs es-Lettres et faits professeurs en Sorbonne; il nous importe bien de savoir si les professeurs auront des blouses grises et si les locaux sentiront l'encre d'écolier; mais il nous revient de savoir comment sont interprétés les exigences du mouvement; mais il est de notre mission de savoir à quelle sauce on va nous manger.

Voici ce que serait, pour un étudiant et un enseignant qui feraient 2 centimètres par mètre (échelle des plans de construction) Vincennes. Déjà bien des éléments sont en place. Déjà aussi bien des éléments sont combattus.

Nous sommes encore dans une société de classe où les prédominances hiérarchiques, sont préférées à l'avancement de la connaissance scientifique. Il ne s'agit pas de rêver, ni d'aller trop vite en analyse. Vincennes a bel et bien été promu par le gouvernement gaulliste et la puissance faurienne, les techniciens de ce dit gouvernement ayant montré à plusieurs reprises leur incapacité imaginative celui-ci a confié l'imagination de tels projets à des gens en rapport avec le mouvement; ces gens ont accepté de jouer le jeu. Imaginons qu'ils avaient conscience de la souplesse du pouvoir bourgeois et de ses processus d'intégration.

Le rapport de force était en notre faveur au moment où les projets furent confiés aux « responsables ». Maintenant il s'agit pour le pouvoir gaulliste de s'approprier ces travaux de gauche qui couvaient depuis quelques années et de les transformer en appareils d'intégration et en répression douce. Cette opération doit s'effectuer au début de l'occupation normale de la fac (nomination de professeurs, recrutement des étudiants).

Les « responsables » vont se trouver sur la touche, comme par hasard ! Et le résultat d'une partie des revendications de mai-juin vont être transformées en gadget pour étudiant en mal d'action politique. Les gouvernements nous croient-ils assez sots pour jouer à la barricade dans la cour de l'école en attendant qu'on nous mette des notes de conduite ?

L'imagination gadgétique de la société de consommation va se faire passer pour le pouvoir de l'imagination. Si ceux qui sont au gouvernement calculent, nous, nous pensons. Ce rêve — rêve qui ne deviendra concret que si la réaction et le libéralisme ne tentent pas de faire aller leur batterie contre le projet en vue d'éliminer certains acquis du mouvement, pour eux subversifs; la nouvelle pédagogie (qui n'est pourtant pas faite que de feu, bien s'en faut) leur fait peur — ce rêve, donc, qu'on nous donne à vivre à Vincennes, s'il a vu le jour c'est, comme de bien entendu, parce que ces messieurs ont mis trente briques, mais c'est aussi et surtout le résultat (qu'un fragment) du mouvement.

Fort de cette analyse le pouvoir attend s'en doute que nous défendions « notre enfant ». Certes pas. Nous l'occuperons comme nous l'avons suscité, nous nous y installerons selon les règles qui sont les nôtres. Cet ilot ne nous fera pas oublier le combat et en tant qu'acquis du combat nous le transformerons en arme de combat.

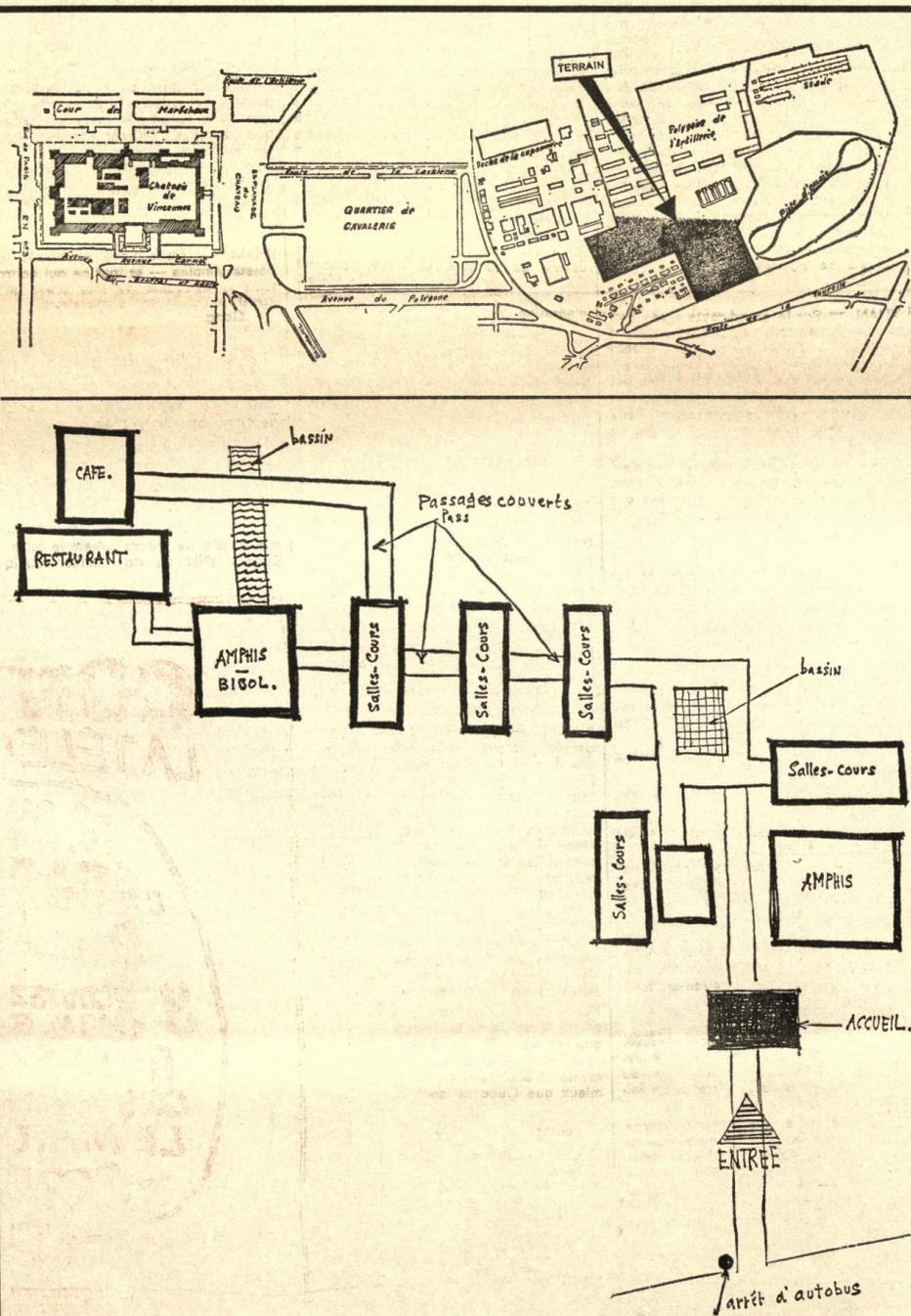
Le pouvoir est arrivé en ce qui concerne ce projet à un point de non-retour. Il peut bien réduire tous les objets qui amuseraient plus James Bond qu'un militant, il ne changera pas la situation que nous avons créée; les professeurs libéraux et les

étudiants modérés auront beau crier au Rubicon et écrire leur critique à la sanguine, hurler z-aux libérés, un pas est fait.

Nous nous doutons bien que toutes les forces conservatrices vont rappeler dès que la nécessité du modernisme sera estompée. Elles se manifesteront au sein de l'université (elles y sont déjà engagées) et feront leur possible pour rompre le lien établi avec les lieux de production, ainsi ouvrir l'enclos universitaire est primordial.

Le pouvoir tente une intégration de la contestation politique en réduisant la distance institutionnelle, c'est-à-dire qu'en augmentant l'implication institutionnelle de l'enseignant il veut que celui-ci se confonde avec l'institution et qu'on le confonde avec elle. Ainsi il ne compte pas sur la disparition de la conscience politique qui fut acquise pendant la lutte mais il compte bien utiliser à son profit cette expérience pour renouveler les cadres de ses valets.

Il n'est nul besoin de très long discours sur la nécessité immédiate d'une organisation politique dans le cadre du centre expérimental de Vincennes, ainsi que dans ceux d'Antony et de Dauphine.



En première exclusivité, voici les plans top secrets de Vincennes-la-Folie dus à un génie anonyme.

aux étudiants. L'enseignant n'est plus traité comme l'individu exceptionnel à qui il faut des locaux spéciaux, il n'existe que par les étudiants et il ne peut être qu'avec eux, quelques lieux fort restreints leur permettront de se rencontrer entre deux travaux, mais il ne s'y trouve pas le sempiternel bureau lui conférant une situation institutionnelle de privilège. On y vit des rapports sociaux transformés; on y constate la mort et l'enterrement, des anciens rapports pédagogiques.

rieure avec des techniciens à la disposition des unités, convertible en circuit ouvert (réseau national); un relais sur la TV scolaire. Je dois en oublier encore. En ce qui concerne l'organisation des études, il est prévu dans le cadre de la pluri ou de l'interdisciplinaire six pôles verticaux : 1. Lettres françaises et lettres étrangères; 2. Histoire contemporaine; 3. Philosophie; 4. Géographie humaine; 5.

Fort de cette analyse le pouvoir attend s'en doute que nous défendions « notre enfant ». Certes pas. Nous l'occuperons comme nous l'avons suscité, nous nous y installerons selon les règles qui sont les nôtres. Cet ilot ne nous fera pas oublier le combat et en tant qu'acquis du combat nous le transformerons en arme de combat.



11 NOVEMBRE JOUR DE COLÈRE

Samedi matin au lycée Buffon. Des lycéens veulent participer à la cérémonie qui réunit professeurs et parents d'élèves. Le C.A.L. a préparé une gerbe portant cette phrase de Valéry : « La guerre est un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas ». Pendant qu'on les expulsait, de Gaulle faisait déposer sa gerbe sur la tombe de Pétain.

ACTION propose à son tour quelques citations à inscrire au programme des lycées et des écoles.

LOUIS-FERDINAND CELINE.

Depuis quatre semaines qu'elle durait, la guerre, on était devenu si fatigués, si malheureux, que j'en avais perdu, à force de fatigue, un peu de ma peur en route. La torture d'être tracassés jour et nuit par ces gens, les gradés, les petits surtout, plus abrutis, plus mesquins et plus haineux encore que d'habitude, ça finit par faire hésiter les plus entêtés, à vivre encore.

Pour que dans le cerveau d'un couillon la pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles. Celui qui m'avait fait penser pour la première fois de ma vie, vraiment penser, des idées pratiques, moi, c'était bien sûr le commandant Pinçon, cette gueule de tortue. Je pensais donc à lui aussi fortement que je pouvais, tout en briguebalant, garni, croulant sous les armures, accessoire figurant dans cette incroyable affaire internationale, où je m'étais embarqué d'enthousiasme... Je l'avoue.

Chaque mètre d'ombre devant nous était une promesse nouvelle d'en finir et de crever, mais de quelle façon ? Il n'y avait guère d'imprévu dans cette histoire que l'uniforme de l'exécutant. Serait-ce un d'ici ? Ou bien un d'en face ?

Je ne lui avais rien fait, moi, à ce Pinçon ! A lui, pas plus d'ailleurs qu'aux Allemands !... Avec sa tête de pêche pourrie, ses quatre galons qui lui scintillaient partout de sa tête au nombril, ses moustaches riches et ses genoux aigus, et ses jumelles qui lui pendaient au cou comme une cloche de vache, et sa carte au 1/1000 donc ? Je me demandais quelle rage d'envoyer crever les autres le possédait celui-là ? Les autres qui n'avaient pas de carte, moi, j'en avais une.

On faisait queue pour aller crever. Le général même ne trouvait plus de campements, sans soldats. Nous finimes par coucher tous en pleins champs, général ou pas. Ceux qui avaient encore un peu de cœur l'ont perdu. C'est à partir de ces mois-là qu'on a commencé à fusiller des troupiers pour leur remonter le moral, par escouades, et que le gendarme s'est mis à être cité à l'ordre du jour pour la manière dont il faisait sa petite guerre à lui, la profonde, la vraie de vraie.

(Voyage au bout de la nuit.)

LEON TROTSKY.

Pour donner le change, cafard et hypocrite tartuffe contrit à la quaker, le président américain Wilson voyage à travers l'Europe ensablée sans tromper personne, comme représentant suprême de la morale, comme messie du dollar américain ; il morigène, absout, et décide des destinées des peuples. Tout le monde l'appelle, l'invite, le prie... Retroussant ses pantalons, Wilson traverse les flaques de sang européen et par la grâce de la bourse new-yorkaise, unit les Yougoslaves aux Serbes, s'enquiert du prix de la couronne des Habsbourg, entre deux prises de tabac, arrondit la Belgique au détriment de l'Allemagne pillée et se triture les méninges pour savoir comment utiliser les orang-outangs et d'atrocités inouïes que pratique la culture chrétienne de la barbarie des bolcheviks.

L'Europe ressemble à une maison de fous et au premier abord, il semble que ses habitants eux-mêmes ne savent pas une demi-heure à l'avance qui ils vont tuer et avec qui ils fraterniseront. Néanmoins, une constatation se dégage obstinément des vagues brumeuses de ce chaos : la responsabilité criminelle du monde bourgeois. Résultats des siècles passés, tout ce qui se passe aujourd'hui en Europe est dû à la conception de l'économie, aux relations gouvernementales, au système militariste, à la morale et à la philosophie des classes au pouvoir, à la religion de tous les prêtres. La monarchie, l'aristocratie, le clergé, la bureaucratie, la bourgeoisie, l'intelligentsia, professionnelle, les maîtres des richesses et les détenteurs du pouvoir — ce sont eux qui sans relâche ont préparé les événements incroyables qui font qu'aujourd'hui, la vieille Europe « cultivée », « chrétienne », ressemble tellement à un asile de fous.

Comme une mêlée de grands requins capotaillés, cette guerre a commencé au nom de la conquête et du partage du monde — c'est d'ailleurs l'essence même de l'impérialisme. Mais pour penser à la lutte des masses de plusieurs millions de personnes, pour les monter les unes contre les autres, pour entretenir entre elles la haine et l'exaspération, il était nécessaire d'avoir des « idées » et des « conceptions » chères aux masses trompées et vouées à l'extermination. Les bandits impérialistes disposaient à cette fin d'un moyen d'hypnotisation : l'idée du nationalisme.

[L'ordre qui naît du chaos, 1919.]

VLADIMIR ILLITCH LENINE.

Cette guerre est le prolongement de la politique de conquêtes, d'extermination de nations entières, d'atrocités inouïes que pratiquaient les Allemands et les Anglais en Afrique, les Anglais et les Russes en Perse, — qui a été le plus féroce ? Je ne saurais le dire, — cette Afrique et cette Perse qui ont fait que les capitalistes allemands considéraient les autres comme des ennemis. Ah ! oui, vous êtes forts, parce que vous êtes riches ? Mais nous sommes plus forts que vous, aussi avons-nous, autant que vous, le droit « sacré » de piller. Voilà à quoi se ramène l'histoire véritable du capital financier anglais et allemand au cours des quelques dizaines d'années qui ont précédé la guerre. Voilà à quoi se ramène l'histoire des rapports germano-russes, anglo-russes et anglo-allemands. Voilà la clef qui permet de comprendre les dessous de cette guerre. Voilà pourquoi l'histoire des causes qui ont déclenché la guerre telle qu'on la raconte, n'est que charlatanerie et mensonge.

Oubliant l'histoire du capital financier et la façon dont a mûri cette guerre pour un nouveau partage, on présente les choses ainsi : deux peuples vivaient en paix ; puis les uns attaquent, les autres se défendent. Toute science est oubliée, oubliée l'existence des banques ; on convoque les peuples sous les armes ; on appelle sous les armes le paysan, qui ignore tout de la politique. Il faut se défendre : un point, c'est tout ! Si c'est ainsi qu'on raisonne, il serait logique de fermer tous les journaux, de brûler tous les livres...

[La Guerre et la Révolution - 1917.]

the student as nigger

De l'étudiant considéré comme un nègre

ACTION publie ci-dessous la première partie d'une étude d'un professeur de faculté aux Etats-Unis. La permanence des C.A.L. possède quelques exemplaires du document original.

Procurez-vous ce texte et demandez à le traduire en cours d'anglais : il est probable que le professeur séchera sur plus d'une difficulté : expressions argotiques des Noirs, références à la législation ségrégationniste et aux habitudes de vie aux Etats-Unis qui ne peuvent être rendues par la traduction mais qui doivent être expliquées pour donner tout son sens et toute sa force à cette dénonciation.

Si le professeur d'anglais et le professeur d'histoire réunis trouvent que c'est trop difficile, invitez un étudiant américain antiraciste dans votre classe et discutez le texte avec lui.

Si on vous refuse, c'est quoi, alors, les langues vivantes ?

Les étudiants sont des nègres. Quant on a compris ça, nos écoles commencent à prendre sens. Mais ce qui est plus important encore, c'est de comprendre pourquoi ce sont des nègres. Si l'on étudie sérieusement cette question, on sortira de tout ce baratin des universitaires, selon lequel « des professeurs dévoués transmettent leur savoir à une jeune génération... », pour entrer dans la dure réalité des besoins et des problèmes humains. Et à partir de là, on saura peut-être s'il est possible aux étudiants de se libérer de l'esclavage.

CONTRE LES MARIAGES MIXTES

A l'Université de Californie à Los Angeles, où j'enseigne, les étudiants sont relégués dans un réfectoire à part et inférieur à celui des professeurs. Si je les emmène dans la salle-à-manger des professeurs, mes collègues commencent à être mal à l'aise, comme si ça sentait mauvais. Si je mange au Restau. U. des étudiants, ma réputation devient, sur le plan universitaire, celle d'un « niggerlover » (1) (« amateur de nègres »). Il existe même, dans un bâtiment au moins, des toilettes interdites aux étudiants. A la Fac. de Los Angeles, on a également une loi non écrite interdisant aux profs et aux étudiants de faire l'amour entre eux. Fort heureusement, cette loi contre les mariages mixtes, comme son homologue sudiste, n'est pas efficace à 100 %.

Les étudiants à l'Université de Cal. n'ont pas le droit de vote. Ils se trouvent dans une sorte de « Lowndes County » (2) académique. La plupart d'entre eux peuvent voter aux élections du pays — leur âge moyen est de 26 ans — mais ils n'ont pas de voix dans les décisions qui concernent leur vie universitaire. On autorise les étudiants, c'est vrai, à avoir un gouvernement de pacotille, dirigé en grande partie par des « Oncle Tom » (3), et qui s'occupe surtout de futilités. L'Assemblée des professeurs et l'Administration décident du contenu des cours ; les étudiants peuvent choisir leur reine à leur bal annuel. Parfois, quand les dirigeants étudiants oublient leur place et se rebellent, ou bien on les ignore, ou bien on les amuse avec des concessions dérisoires, ou bien encore on manœuvre habilement pour les remettre dans le droit chemin.

CONNAITRE SON RANG

Un étudiant de la Fac. en Californie est censé connaître son rang. Il s'adresse à un membre de la Faculté en l'appelant « Monsieur le Profes-

seur » ou « Docteur », et il prend l'allure gauche et hilarde du brave nègre, en attendant devant le bureau du professeur qu'on lui permette d'entrer. Les professeurs lui disent quels cours il doit suivre (dans mon Institut, celui d'anglais, même le choix des quelques cours qui ne sont pas obligatoires doit être approuvé par un professeur) ; on lui dit quoi lire, quoi écrire, et souvent quelle largeur de marge il doit utiliser pour ses copies. On lui dit ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Certains professeurs assurent qu'ils encouragent l'esprit critique mais presque toujours, c'est du bluff et tous les étudiants le savent bien : il faut lui dire, à ce gars-là, ce qu'il veut entendre, sinon vous serez baisé à l'examen.

Quand un prof dit « Saute », les étudiants sautent. On m'a parlé d'un professeur qui refusait de faire composer pendant les heures de cours et convoquait les étudiants aux examens à 6 h 30 du matin. Ils étaient là, les cons ! Un autre, au moment de l'examen, distribue des fiches à remplir, chacune d'elles dans un sac en papier pourvu d'un trou à son extrémité, lequel permet de voir à l'intérieur. Les étudiants glissent leur main dans le sac pour écrire. Le professeur n'agit pas ainsi par fantaisie. Ce serait trop beau. Il

se précipite, l'attrape par le bras en disant : « Ce cours n'est pas terminé ! » et la ramène à sa place. Le même jour, un autre prof a commencé par informer ses élèves qu'il n'aimait ni les barbes, ni les moustaches, ni les cheveux longs pour les garçons, ni les pantalons collants pour les filles et qu'il ne tolérerait rien de tout cela dans son cours. Il se trouve que ses élèves étaient, pour la plupart, des professeurs de lycées.

Mais il y a plus déprimant encore que cette idée concentrationnaire que les professeurs se font de l'enseignement. C'est que les étudiants acceptent tout ça. Ils n'ont pas été douze ans à l'école pour rien ! Ils ont appris une chose — et c'est peut-être même la seule chose qu'ils aient apprise pendant douze ans. L'algèbre, ils l'ont oubliée. La chimie et la physique, ils en ont une connaissance désespérément vague. La littérature, ils éprouvent à son égard de la crainte et de l'hostilité. Ils écrivent comme s'ils avaient subi une lobotomie. Mais les ordres, ça, ils savent les suivre ! Des étudiants de Première Année viennent me voir avec leur dissertation pour me demander si je la veux pliée et s'ils doivent écrire leur nom dans le coin supérieur droit. Et moi, j'ai envie de pleurer, de les embrasser et de caresser leur pauvre petite tête tourmentée.

LES DEUX VERITES

Ce qui compte, c'est de faire plaisir. A la maternelle, on découvre que les « maîtres » aiment les enfants qui se mettent dans de jolis rangs bien droits. Et c'est toujours comme ça après. Pas de changement sinon pour le pire. L'école, de façon de plus en plus évidente, devient une prison. L'an dernier, j'ai parlé devant les élèves d'un lycée technique. Et puis je n'ai pas pu en sortir, de cette école. Je veux dire qu'il n'y avait PAS DE SORTIE. Des portes verrouillées. De vastes grilles. L'un des détenus essayait de se tirer par-dessus une grille quand il m'a vu arriver ; il est resté figé de panique. Pendant un instant, je me suis attendu à entendre le hurlement des sirènes, le bruit des balles, et j'ai cru le voir, lui, agrippé à la grille.

L'INFAME REGLEMENT VESTIMENTAIRE

Puis il y a l'infâme règlement vestimentaire. Dans certains lycées, si vous jupe à l'air trop courte, vous devez vous agenouiller devant le Directeur, dans une brève allégorie du *felatio*. Si l'ourlet n'atteint pas le sol, vous allez chez vous pour vous changer, tandis que lui, sans doute, reste là à se branler. Les garçons, au lycée ne doivent être ni trop négligés ni même trop dandys. On s'attendrait pourtant à ce que le mi-

on bien cette mentalité d'esclave : serviables et obligeants ; à la surface, mais hostiles et rebelles par en dessous. Comme les esclaves noirs, les étudiants ont conscience de leur état à des degrés véritables. Certains savent qu'ils jouent la comédie ; ils laissent même monter leur rébellion à la surface de temps à autre. D'autres — y compris la plupart des « bons élèves » — ont subi le lavage de cerveau de façon plus profonde. Ils avalent toutes les salades, avec des bouches avides. Ils croient dur comme fer en la valeur des notes, aux besognes fastidieuses, à la culture générale dispensée dans les cours obligatoires. Ils attendent avec empressement qu'on les maltraite. C'en est pathétique. Ils sont comme ces vieux domestiques nègres à la tête grise qu'on trouve encore dans le Sud et qui ne comprennent pas pourquoi on fait toutes ces histoires parce que le patron blanc, « il est vachement sympa avec nous ».

SUSCITER DES « ONCLE TOM »

Le système de sélection à l'entrée de l'université tend à favoriser les « Oncle Tom » et à rejeter les rebelles. Pas complètement, bien sûr. Certains étudiants à l'université de Californie (à Los Angeles) sont passés maîtres en l'art de tromper leur monde, et savent parfaitement de quoi il retourne. Ils veulent leur diplôme ou leur suris militaire et ils font leur temps à la bonne vieille plantation en riant du jeu qu'ils jouent et en le maudissant. S'ils ont une personnalité assez forte, ils trichent beaucoup. Naturellement, les « Oncle Tom », aussi, sont en colère, quelque part au fond d'eux-mêmes. Mais cette colère se traduit par une agressivité plutôt passive qu'active. Ils ont une stupidité difficile à expliquer autrement et ils sont sujets à de fréquents accès de paresse. Ils ne comprennent pas les questions les plus simples. Ils passent leurs nuits à résumer mécaniquement des chapitres entiers d'histoire, tout en s'appliquant à ne pas comprendre un traitre mot de ce qu'ils ont devant eux.

Les cas les plus tristes, à la fois chez les esclaves noirs et chez les esclaves étudiants, sont ceux qui ont tellement assimilé les valeurs de leurs maîtres que leur colère est toute tournée vers l'intérieur. A l'université de Californie, ceux-là sont les gosses pour qui toute mauvaise note est une torture, qui bégayent et qui tremblent quand ils parlent à un professeur, qui ont une crise chaque fois qu'on s'adresse à eux en classe. On les reconnaît facilement à l'époque des examens de fin d'année. Des boutons d'acné pavoisent leur visage ; leurs boyaux émettent des borborgymes audibles à travers la classe. S'il y a vraiment un Jugement Dernier, les parents et les professeurs qui

EN CHINE : LES GARDES ROUGES

« L'ensemble du mouvement révolutionnaire chinois a pris son origine dans l'action de jeunes étudiants et de jeunes intellectuels (...), mais ils doivent être unis avec la grande masse des jeunes paysans et des jeunes ouvriers, autrement, il ne pourrait pas devenir un mouvement puissant. »

(Mao Tsé-Toung - 4 mai 1939)

(A l'occasion du 20^e anniversaire du Mouvement du 4 mai 1919.)

Lorsque la bourgeoisie française s'effraie de voir « ses enfants » se tourner contre elle, s'offusque, s'indigne de voir « ses lycéens » se placer délibérément dans l'avant-garde révolutionnaire, on s'étonne qu'elle n'ait pas médité l'amère expérience que la bourgeoisie chinoise a faite, elle, depuis 50 ans avec ses lycéens à elle.

Les lycéens chinois ont déjà une longue tradition révolutionnaire.

En 1919, le mouvement du 4 mai, première révolution culturelle chinoise, était mené par des jeunes intellectuels, professeurs et élèves des écoles secondaires. Depuis lors, les lycéens et tous les jeunes intellectuels se sont battus dans les rangs des mouvements révolutionnaires.

Mais ça, la bourgeoisie française a pu l'oublier. La Chine c'est loin ! Pourtant, il faut croire que ses sentiments racistes lui ont fait encore oublier l'histoire, lorsque, plus récemment, en 1966, les lycéens chinois furent à l'origine du déclenchement de la révolution culturelle chinoise.

C'est d'abord avec les jeunes, et spécialement les jeunes intellectuels, les lycéens, qu'elle commença. Les lycéens devinrent l'armée des Gardes Rouges, fer de lance de la Révolution Culturelle.

Ils commencèrent par dénoncer l'enseignement sclérosé qu'on leur donnait, les rapports pédagogiques aristocratiques, le statut de « mineur » qui leur était fait dans les écoles, les brimades contre toute activité politique autonome, etc. La liste est longue et ressemble fort (toutes différences de situation mises à part) à celles des revendications des lycéens français.

La presse bourgeoise occidentale les traita de « voyous »... évidemment.

A l'Université de Pékin, en 1966, une grande affiche fut composée et affichée par les étudiants et les lycéens, par les Gardes Rouges. Elle attaquait violemment le caractère bourgeois de la culture et de l'enseignement que dispensaient les « sommités », leurs professeurs. Elles dénonçaient ceux-ci et les administrateurs de l'Université. Cette affiche fut le premier grand texte de la Révolution Culturelle à être diffusé nationalement par la radio chinoise en juin 1966.

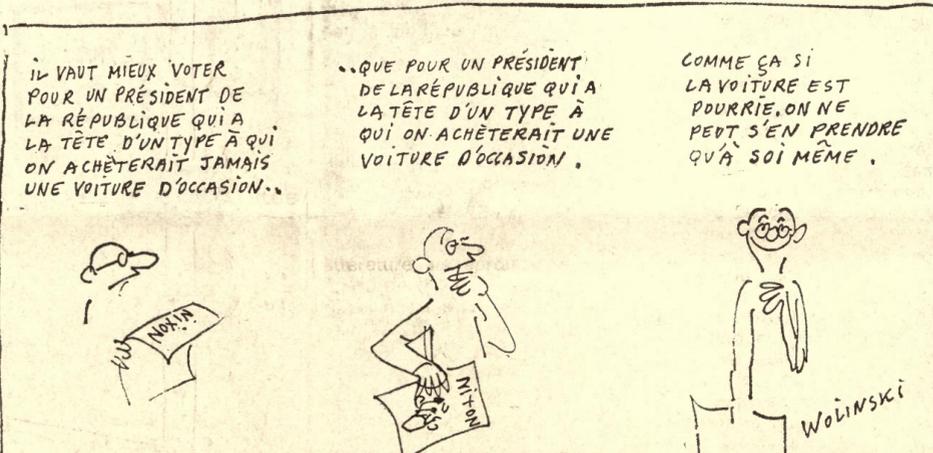
Les lycéens, c'est bien connu, sont tous, de par le monde, des iconoclastes.

Dès le début, leur mise en accusation des professeurs, de la culture, de l'enseignement, est politique. La lutte qu'ils ont menée et que mènent encore les Gardes Rouges est une rupture radicale avec l'ancien système, rupture souvent violente.

« A certains moments, la terreur blanche a régné à l'Université Fontan (Changhai). Le 18 août dernier (1966) de jeunes rebelles révolutionnaires furent assésés par des représentants de la ligne bourgeoise réactionnaire et certains de ces étudiants ont reçu l'étiquette de « droitiers », « indignes gauchistes » et « canailles », raconte un jeune Garde Rouge de Changhai.

A cet égard, le combat des Gardes Rouges revêt souvent un caractère exemplaire. C'est des écoles secondaires de Changhai que démarre la Révolution culturelle, pour gagner très vite les usines et les paysans autour de Changhai. Elle culminera en décembre 1966 avec la création du Comité révolutionnaire où s'unirent Gardes Rouges, ouvriers et paysans « rebelles révolutionnaires » pour prendre le pouvoir à Changhai.

Durant la fin de 1966 et le début 1967, les Gardes Rouges entreprirent de renouer avec la tradition révolutionnaire de leurs aînés et entreprirent une « Longue Marche » à travers toute la Chine pour opérer la liaison avec les ouvriers et les paysans révolutionnaires et assurer la victoire de la Révolution culturelle. Dès lors, le caractère politique général de la lutte des Gardes Rouges est clair pour tous. La Longue Marche se termine dans un premier temps à Pékin par un énorme rassemblement des Gardes Rouges venus à pied ; leur rôle révolutionnaire déterminant est confirmé de façon spectaculaire ; leur liaison pratique avec les masses ouvrières et paysannes démontrée. Propagandistes révolutionnaires, l'école qu'ils réclament est celle de la Révolution, celle qu'ils veulent construire avec les ouvriers et les paysans révolutionnaires, seule garante de la domination idéologique assurée du socialisme.



(1) Niggerlover : terme sudiste, argotique et péjoratif, donné par les racistes aux Blancs qui sont favorables à la cause des Noirs.
(2) Comité du Sud où les Noirs ne peuvent, de fait, voter.
(3) Le brave nègre, fidèle aux Blancs, du roman de Harriett Beecher Stowe, « Bénédict ou l'Américain ».